

saint Grégoire le Théologien

## VIE DE ST GRÉGOIRE PAR LUI-MÊME

(De vita sua) <sup>1</sup>



J'entreprends l'histoire de ma vie. Les mêmes événements en paraîtront heureux ou malheureux, selon les différentes manières de penser. Je n'en déciderai pas d'après la mienne ; ce serait un juge suspect.

J'écris en vers pour soulager mes peines. Les vers sont l'instruction et l'amusement de la jeunesse; on trouve de la consolation dans leur douceur.

C'est à vous que ce discours s'adresse, vous qui étiez mon peuple et qui ne l'êtes plus; chrétiens fidèles, chrétiens discoles. Aujourd'hui vous me serez toujours favorables. Les morts n'ont plus d'ennemis .

Et vous, citoyens, ornement de l'univers, qui habitez un nouveau monde au milieu des richesses de la terre et de la mer, nouvelle Rome, et, comme elle, patrie de tant d'illustres maisons, ville de Constantin, colonne inébranlable de l'empire, hommes enfin, écoutez un homme qui ne vous trompera pas, un homme longtemps agité par ces pénibles vicissitudes qui nous apprennent tant de choses et nous donnent tant de leçons.

Tout s'altère, tout s'affaiblit avec le temps. Ce que nous avons de mieux a disparu; ce qui nous reste ne vaut pas la peine d'être compté. Ainsi les pluies violentes qui ont entraîné les sillons ne laissent après elles que du gravier et des cailloux. Puis-je parler autrement de ces vils humains confondus auparavant dans la foule, et qui, semblables aux animaux, ne regardaient que la terre?

Pour nous, prêtres, je le dis en gémissant, nous sommes ces ravins âpres et dangereux, ce terrain creusé par les eaux; nous remplissons mal des places éminentes. Supérieurs du peuple, choisis pour l'enseigner, chargés de distribuer aux âmes la nourriture divine, nous sommes privés nous-mêmes de cet aliment. Nous devrions être leurs médecins, et nous ne sommes que des corps sans vie et couverts d'ulcères. Quels guides! quels conducteurs dans des chemins escarpés, qu'ils craignent eux-mêmes et où ils n'ont jamais pénétré ! Le moyen le plus sûr de se sauver est de ne pas les suivre. Le siège qu'ils occupent est leur propre accusateur; ils s'y distinguent par leur faste et non par leur sainteté.

Qui peut me forcer de parler ainsi ? Je ne suis ni imprudent ni calomniateur; que mes contemporains, que les siècles suivants m'écoutent: je vais leur dire la vérité.

---

<sup>1</sup> Migne : P II, 1, 11

Numérisation : Albocicade

Il faut pour cela reprendre d'un peu plus haut les événements de ma vie, quand le récit en devrait être long. Je dois détruire les calomnies publiées contre moi. Les méchants rejettent volontiers la cause de leurs méchancetés sur ceux qui en sont les victimes; ils les persécutent encore plus par leurs impostures, et détournent ainsi loin d'eux-mêmes les accusations qu'ils méritent; que ce soit là mon exorde. Je poursuis.

J'avais un père singulièrement recommandable par sa probité ; vieillard simple dans ses mœurs, sa vie pouvait servir d'exemple : c'était un second Abraham. Bien différent des hypocrites de nos jours, il cherchait moins à paraître vertueux qu'à l'être en effet, engagé d'abord dans l'erreur, depuis chrétien fidèle et zélé, pasteur ensuite, et l'ornement des pasteurs.

Ma mère, pour la louer en peu de mots ne le cédait en rien à ce digne époux. Née de parents saints, mais plus sainte encore qu'eux, elle n'était femme que par son sexe, supérieure aux hommes par les mœurs. Tous deux également célèbres partageaient l'admiration publique.

Mais quelle preuve apporterai-je ici des faits que j'avance? qui me servira de témoin? Ma mère! sa bouche était celle de la vérité : elle aimait mieux cacher des choses connues que d'en publier de secrètes qui lui auraient fait honneur.

La crainte la guidait: c'est un grand maître. Désirant avoir un fils, désir si naturel aux mères, elle implore le Seigneur, et le conjure de l'exaucer. Son âme impatiente va plus loin : elle consacre à Dieu l'enfant qu'elle lui demande, et le vœu prévint le don. Sa prière ne fut pas vaine: elle en eut un heureux présage durant son sommeil. Un songe lui présenta l'objet tant souhaité; elle vit distinctement mes traits, elle entendit mon nom, et cette faveur de la nuit était une réalité.

Je vis le jour enfin. Ma naissance a été pour mes parents une faveur du ciel, si j'ai mérité leurs vœux. Si je m'en suis rendu indigne, la faute n'en doit être imputée qu'à moi. J'entrai donc ainsi dans cette vie; hélas! j'y entrai formé de limon, de ces organes matériels qui nous maîtrisent, ou que nous avons tant de peine à maîtriser.

Ma naissance fut pour moi le gage des plus grands biens; je ne pourrais le dissimuler sans ingratitude. Quand je naquis, je dépendais déjà d'un autre; heureuse dépendance ! Je fus présenté au Seigneur comme un agneau ou comme une tendre génisse, mais néanmoins comme une victime précieuse et douée de raison. J'étais un nouveau Samuel : je n'oserais le dire, si mon sort ne ressemblait au sien par la destination et par le vœu de mes parents.

Nourri dès le berceau parmi les vertus les plus rares, dont je voyais autour de moi les modèles les plus parfaits, j'eus bientôt dans mon extérieur quelque chose qui tenait de la modestie grave des vieillards. Tel qu'un nuage qui grossit insensiblement, mon âme se remplissait peu à peu du désir de la perfection. Ma raison croissait à mesure que j'avançais en âge. J'aimais les livres qui vengeaient la cause de Dieu ; je recherchais la société des hommes les plus vertueux.

Tel fut le commencement de ma carrière. Comment m'y prendrai-je pour en continuer le récit ? Cacherais-je les merveilles que le Seigneur a faites pour augmenter mon zèle, en se servant de ce qu'il y avait d'heureux dans mes premières dispositions ? car c'est ainsi qu'il se plaît à nous attirer dans les voies du salut. Ou bien raconterai-je publiquement ses faveurs? N'y aurait-il pas de l'ingratitude dans le silence, et de la vanité dans l'aveu? Non, je ferai mieux de les taire : il suffit que je les connaisse. Ce que je suis aujourd'hui paraîtrait, hélas! trop différent de ce que j'étais alors; ne publions, en un mot, que ce qu'il est nécessaire de rendre public.

J'étais encore dans l'enfance, que je me sentis embrasé de l'ardeur de l'étude; je voulus joindre les lettres sacrées aux lettres profanes, pour montrer qu'on ne doit pas s'enorgueillir de ces dernières, où l'on n'apprend que l'harmonie des mots et une éloquence vide et frivole qui dépend des inflexions sonores de la voix. Je craignais aussi de m'embarrasser dans les livres d'une fausse dialectique; d'ailleurs il ne me vint jamais dans l'esprit de préférer quelque chose que ce pût être aux saints objets de mon application. Mais je ne pus éviter les imprudences de mon âge, de cet âge plein de feu qui s'abandonne à son impétuosité naturelle, comme un jeune coursier qui s'élançait avec ardeur dans les champs.

J'avais fait des progrès dans les écoles d'Alexandrie. Voulant ensuite aller en Grèce, je partis de cette ville dans une saison peu propre à la navigation, et où la mer commençait à devenir dangereuse. Le signe du taureau paraissait : c'est être téméraire, disent les pilotes expérimentés, que de s'embarquer sous cette constellation. Notre vaisseau côtoyait l'île de Chypre; il est soudain assailli par les vents. Une nuit profonde nous environne; elle couvre la terre, la mer et le ciel. Les éclats du tonnerre accompagnent les éclairs; les cordages font un bruit affreux sous le poids des voiles gonflées; le mât chancelle, on ne peut conduire le gouvernail, il entraîne quiconque y veut mettre la main; les vagues remplissent le fond du vaisseau, on n'entend que des gémissements et des cris; matelots, esclaves, maîtres, passagers, tous d'une commune voix invoquent le Christ; ceux même qui auparavant ne le connaissaient pas, l'implorent. La crainte est une puissante instruction. Mais le plus grand de nos maux était de manquer absolument d'eau douce. Les secousses violentes du navire avaient jeté dans la mer le tonneau qui renfermait le précieux trésor des navigateurs. Outre la soif, nous avions à combattre la faim, les flots et les vents. Nous allions succomber, quand Dieu nous délivra par un prompt secours.

Des marchands phéniciens nous aperçurent; quoiqu'ils eussent lieu de craindre pour eux-mêmes, l'extrémité du danger où nous étions les toucha. Leur équipage était vigoureux; à force de rames et d'avirons, ils atteignirent notre vaisseau. Leur humanité nous sauva la vie. Déjà nous étions à demi morts, semblables à des poissons qui, sortis de l'onde, expirent sur le rivage, ou à des lampes qui s'éteignent faute d'aliment. La mer cependant s'irritait de plus en plus, et cette effroyable tempête dura plusieurs jours. Errants au gré des flots, nous ne savions plus où nous allions.

L'espérance nous avait abandonnés. Tous attendaient avec terreur une mort prochaine; mais je craignais en particulier une autre mort plus affreuse. Hélas! menacé du naufrage, je n'avais pas encore été purifié dans les eaux qui nous unissent à Dieu. C'était le sujet de ma douleur et de mes larmes; c'est ce qui m'arrachait de si pitoyables cris; j'avais déchiré mes vêtements; couché par terre, élevant les mains au ciel, je les frappais l'une contre l'autre, et leur bruit se faisait entendre au milieu de celui des vagues. Ce qui paraîtra peut-être incroyable, quoique vrai, mes compagnons de voyage oubliant leur propre danger, donnaient des pleurs à mon infortune; leur piété dans nos périls communs joignait ses vœux à mes regrets, tant ils étaient touchés de ma funeste situation.

Ô Christ ! tu fus alors mon Sauveur! tu l'es encore dans les tempêtes qui m'agitent! Il ne nous restait plus d'espoir; nul objet favorable ne se montrait à nos yeux : point d'île, point de continent, point de montagne, point de fanal, point de ces signaux qui sont les astres des navigateurs. Quelle ressource inventer? comment sortir d'un si grand péril? N'attendant plus rien d'ici-bas, c'est vers toi que je tournai mes regards; toi qui es la vie, l'âme, la lumière, la force, le salut de ceux qui t'implorent; toi qui épouvantes, qui frappes, qui soulages, qui guéris et qui tempères toujours les maux par les biens. J'osai te rappeler tes anciens prodiges, ces merveilles qui firent connaître à l'univers ton bras tout-puissant : les mers ouvrant un passage aux tribus fugitives d'Israël, l'Egypte frappée de plaies terribles, Amalec vaincu par la seule élévation des mains de Moïse, des pays entiers réduits en servitude avec leurs rois, des murs renversés par la marche seule de ton peuple au son des trompettes. J'osai joindre enfin à ces miracles célèbres ceux que tu avais déjà faits en ma personne. Je suis à toi! m'écriai-je, ô mon Dieu, je suis à toi plus que jamais ! Daigne me recevoir deux fois; l'offrande est de quelque prix. Je suis un don de la terre et de la mer, consacré par le vœu de ma mère et par la violence de mon effroi. Je vivrai pour toi, si j'évite le double péril où je me trouve; si je péris, tu perdras un adorateur. Ton disciple est au milieu de la tempête; éveille-toi, marche sur les flots, et que nos frayeurs se dissipent.

A peine eus-je achevé ces paroles que la fureur des vents s'apaisa; les flots tombèrent; notre vaisseau continua sa marche. Mais, ô fruit inestimable de ma prière ! tous ceux qui étaient dans le vaisseau se convertirent à Jésus Christ, reçurent ainsi deux grâces, et furent sauvés de deux manières.

Après avoir laissé derrière nous l'île de Rhodes, poussés par un vent favorable, nous arrivâmes en peu de temps au port d'Egine. Notre navire était de cette île. De là je me rendis à Athènes, et j'en fréquentai les écoles.

Que d'autres disent comme nous y vécûmes dans la crainte de Dieu, honorés singulièrement des

chrétiens, et comme, parmi tant de jeunes gens hardis et fougueux qui se livraient avec leurs compagnons à tous les excès de leur âge, nous coulions des jours doux et tranquilles. Telle que cette source pure qui conserve, dit-on, la douceur de ses eaux au milieu des ondes amères, nous n'étions pas entraînés dans le mal par l'exemple, et nous ne cessions de porter nos amis au bien. Le Seigneur m'accorda de plus une faveur distinguée; il me donna pour ami le plus sage, le plus respectable, le plus savant de tous les hommes. Et qui ? me dira-t-on; un mot le fera connaître. Basile, ce Basile qui a rendu de si grands services à son siècle. Je partageais sa demeure, ses études, ses méditations, et, si je l'ose dire, nous formions un couple qui faisait quelque honneur à la Grèce. Tout était commun entre nous ; il semblait qu'une seule âme animât nos deux corps. Mais ce qui acheva principalement en nous cette union si intime, c'est le service de Dieu et l'amour de toutes les vertus. Dès que nous fûmes parvenus à ce point de confiance mutuelle, de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, nous sentîmes que les liens de notre amitié se resserraient encore. La conformité des sentiments est le nœud des cœurs.

Le moment était venu de retourner dans notre patrie, et d'y prendre un état. Nous avions sacrifié beaucoup de temps à nos études; je touchais presque à ma trentième année. Je connus alors toute la tendresse de nos condisciples, et l'opinion avantageuse qu'ils avaient de nous. Enfin le jour prescrit arriva; ce fut un jour de combats et de douleur. Figurez-vous ces embrassements, ces discours mêlés de pleurs, ces derniers adieux où la séparation semble augmenter l'amitié. Nos compagnons ne cédèrent qu'avec peine et malgré eux aux raisons qui forçaient Basile de partir. Je ne puis encore me rappeler ce douloureux spectacle sans verser des larmes. Pour moi, je me vis environné d'étrangers, de mes amis, de mes camarades, de mes maîtres qui, tous, unissant leurs supplications et leurs plaintes, y joignant même la violence (car l'amitié va quelquefois jusque là), me tenaient serré dans leurs bras, et tous protestaient qu'ils ne consentiraient point à mon départ. Ils ajoutaient que j'appartenais à la ville d'Athènes, qu'on ne devait pas lui ravir son bien. Leurs suffrages me donnaient déjà le trône et le prix de l'éloquence. Ils me fléchirent à la fin. La dureté du chêne pouvait seule résister à des efforts si touchants. Je n'étais cependant pas persuadé. L'amour de mon pays m'entraînait toujours, pays où la foi triomphe plus qu'ailleurs, et où j'espérais me livrer sans obstacle à la philosophie chrétienne. Je me rappelais aussi la vieillesse de mes parents accablés sous le poids de leurs longs travaux. Je me dérobaï donc d'Athènes furtivement et non sans difficulté, après y avoir un peu prolongé mon séjour.

J'arrivai dans ma patrie. On m'obligea d'abord de haranguer en public; il fallut payer cette espèce de dette à la curiosité. Je n'aimais point les applaudissements tumultueux, ni ces murmures doux d'une admiration vague et futile, qui flattent la vanité des sophistes dans une assemblée nombreuse de jeunes gens. Le premier soin de ma philosophie fut de sacrifier à Dieu avec bien d'autres goûts l'étude et l'amour de l'éloquence. C'est ainsi que plusieurs ont abandonné leurs troupeaux dans les champs, ont jeté leur or dans les abîmes de la mer.

Mais, comme je viens de le dire, j'avais donné par complaisance un spectacle à mes amis. Ce n'était encore qu'un prélude de combat, ou qu'un premier pas dans la redoutable carrière. J'avais besoin de conseils fermes et sages; je consultai mes propres idées comme des amis sûrs de qui j'attendais d'utiles avis.

Je me trouvai dans une terrible perplexité, quand il fut question de choisir le plus excellent parmi les meilleurs. J'avais résolu depuis longtemps de garder la chasteté, je m'affermis davantage alors dans cette résolution.

Mais en examinant les différentes voies du Seigneur, il ne m'était pas aisé de démêler celle qui serait la plus agréable et la plus parfaite à ses yeux. Chacune avait ses avantages et ses inconvénients; c'est le sort de toutes les choses qu'on veut faire. Je peindrai mieux mon état par une comparaison. On eût dit que je méditais un long voyage, et que, pour éviter les dangers et les fatigues de la mer, je cherchais le chemin qui serait le plus commode et le plus sûr. Je me retraçais Elie, sa retraite et la nourriture sauvage sur le Carmel; les déserts, unique possession du saint précurseur; la vie pauvre et misérable des enfants de Jonadab. D'un autre côté, je cédaï à ma passion pour les divines écritures, pour ces enseignements lumineux de l'Esprit saint, qui éclairent notre raison; mais une solitude entière, un silence perpétuel ne favorisent pas ce travail. Après bien des considérations, inclinant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, j'apaisai ces mouvements contraires, et je fixai par un juste tempérament l'incertitude de mon esprit.

Je voyais que ceux qui se plaisent dans une vie agissante sont utiles aux autres, et inutiles à eux-mêmes; qu'ils se livrent à mille embarras, et qu'une agitation continuelle trouble la douceur de leur repos. Je voyais en même temps que ceux qui se retirent tout à fait de la société sont à la vérité plus tranquilles, et que leur esprit dégagé de soins est plus propre à la contemplation; mais aussi, qu'ils ne sont bons que pour eux seuls ; que leur bienfaisance est resserrée, et que la vie qu'ils mènent n'en est pas moins triste ni moins dure. Je pris le milieu entre ceux qui fuient les hommes et ceux qui les fréquentent, m'appliquant à méditer avec les uns, et à me rendre utile avec les autres.

Des motifs encore plus pressants me déterminèrent : je me devais aux auteurs de mes jours. La piété veut qu'après Dieu, nos parents reçoivent nos premiers hommages, puisque c'est à l'existence qu'ils nous donnent que nous devons le bonheur de connaître Dieu. Les miens trouvèrent en moi, dans la caducité de leur âge, tous les secours et tout l'appui qu'ils pouvaient attendre d'un fils. En prenant soin de leur vieillesse, je travaillais à mériter qu'on eût un jour les mêmes attentions pour la mienne, car on moissonne comme on a semé.

J'employai principalement ma philosophie à cacher mon goût pour la vie ascétique, et à devenir serviteur de Dieu, plutôt qu'à le paraître. Je crus aussi devoir honorer singulièrement ceux qui, s'étant livrés aux fonctions publiques, sont revêtus d'un caractère sacré, et qui gouvernent les peuples dans la dispensation des saints mystères. Quoique je vécusse au milieu des hommes, le désir de la vie monastique embrasait mon coeur; car c'est la vie, et non la solitude qui fait le moine. Je respectais le trône épiscopal, mais de loin; j'en détournais mes regards, comme des yeux faibles fuient l'éclat du soleil. Je ne pensais pas qu'aucun événement pût m'y conduire.

Hommes sujets à l'erreur, ne parlons point légèrement des grandes choses. L'envie combat toujours l'élévation. N'en cherchez point ailleurs d'exemple; le mien suffira.

J'étais dans ces dispositions d'esprit, quand un violent orage vint fondre sur moi. Mon père connaissait bien mes sentiments. Animé cependant de je ne sais quels motifs, excité peut-être par l'amour paternel et appuyant cet amour de l'autorité que lui donnait sa place, il voulut m'enchaîner par des liens spirituels; pour me décorer des honneurs qui étaient en son pouvoir, il me fit asseoir malgré moi dans la seconde place du trône sacerdotal.

Je fus tellement affligé de cette tyrannie (je ne saurais m'exprimer autrement, et que l'Esprit Saint le pardonne à ma douleur), j'en fus, dis-je, tellement effrayé que j'abandonnai sur-le-champ parents, amis, proches, patrie. Le taureau piqué par un insecte ne fuit pas plus

rapidement. Je gagnai le Pont. J'allai chercher du soulagement à mes peines dans la compagnie d'un ami divin; il s'exerçait, dans la retraite, à converser avec le Seigneur, comme faisait autrefois le plus saint des législateurs, dans le nuage qui le couvrait. C'était Basile, qui vit présentement avec les anges. Ses entretiens calmaient ma douleur; mais mon père, ce père si bon et si chéri, languissant sous le poids de la vieillesse, et désirant avec passion de me revoir, me conjurait, par l'affection filiale, d'accorder cette faveur à ses derniers jours.

Le temps avait adouci mes chagrins, effet qu'il n'aurait pas dû produire. Je courus de nouveau dans l'abîme. Je redoutais les différents transports de l'amour paternel; je craignais que la malédiction ne succédât à la tendresse; la douceur même outragée s'irrite à la fin. Bientôt je fus attaqué d'une tempête nouvelle et si terrible que je n'en saurais exprimer l'horreur. Je dis tout à mes amis et ne m'en fais point une peine.

J'avais un frère qui remplissait une charge publique (ô démon de l'ambition ! que tu as de pouvoir sur l'homme); c'était un emploi de finances. Il mourut au milieu de son exercice; une troupe de chiens affamés fondit aussitôt sur sa succession : domestiques, étrangers, amis, tout voulut en avoir. Qu'un arbre tombe, chacun se jette sur ses branches. Ce brigandage ne m'inquiétait point personnellement: semblable à l'oiseau, j'étais toujours prêt à m'envoler. Mais tout m'obligeait de supporter avec le meilleur des pères la bonne et la mauvaise fortune, et de partager moins ses biens que ses embarras. Ceux qui ont déjà fait un pas dans le précipice, s'ils commencent une fois à chanceler, ne peuvent plus se retenir, et tombent au fond de l'abîme : de même je n'eus pas

plus tôt essuyé un revers, que les plus fâcheux accidents se succédèrent à l'envi pour m'accabler.

Le plus cher de mes amis me vint voir; je tairai ce qui précéda sa visite pour ne pas paraître blâmer un homme, à qui tout à l'heure je prodiguais tant de louanges: cet ami, c'était Basile. Que vais-je dire, hélas! n'importe, achevons. S'il m'aimait en père, il me traita plus durement que n'avait fait mon père. Je devais tout souffrir de celui-ci, même ses injustices, mais rien ne m'obligeait de supporter l'autre, quand, pour me témoigner sa tendresse, il aggravait mes maux au lieu de les soulager.

Je ne sais si c'est à mes fautes, dont le souvenir m'a souvent tourmenté, que je dois imputer ce coup terrible qui fait encore saigner mon cœur; ou ne dois-je pas plutôt, ô le meilleur des hommes! l'attribuer aux sentiments trop vains que la dignité de votre siège vous inspire ? Mais si l'on balançait tout le reste, vous ne trouveriez peut-être pas que votre supériorité sur moi fût bien grande; du moins ne le pensiez-vous pas vous-même autrefois; et si vous eussiez été dans cette prévention, il n'est point de juge équitable qui, nous connaissant tous deux, n'eût cherché à vous détromper. Que vous avais-je fait ? pourquoi m'avez-vous tout-à-coup si cruellement humilié? Périsses et disparaisse à jamais du milieu des hommes la loi de l'amitié, si c'est ainsi qu'elle honore et favorise ses amis. Nous étions hier des lions, peu s'en faut que vous n'en soyez encore un ; pour moi, je ne suis plus aujourd'hui qu'un méprisable singe.

Il paraîtra de l'orgueil dans ce que je vais dire. Oui, Basile, quelque peu d'égards que vous eussiez eu pour vos amis, j'aurais mérité une exception, moi que vous aviez toujours préféré aux autres, avant que l'élévation de votre rang nous eût tous mis à vos pieds.

Mais, mon esprit, à quoi sert tant de chaleur ? retiens ce coursier par le frein, rentrons dans la voie et marchons au but. C'est donc ce Basile, qui, le plus véridique des hommes pour tout le monde, fut pour moi seul le plus trompeur. Il m'avait souvent ouï dire que tous mes malheurs me paraissaient supportables, et que j'en supporterais encore de plus cruels; mais que si je venais à perdre mes parents, j'étais résolu de tout abandonner, et qu'en renonçant à une demeure fixe, j'aurais l'avantage au moins d'être citoyen de tous les pays. Il entendait ces discours, il les louait; cependant il me fit asseoir par force sur le trône épiscopal, et me trompa deux fois par son amour paternel.

Ce n'est pas tout : écoutez patiemment le reste. La malice la plus réfléchie de mes ennemis n'aurait pas imaginé de moyen plus sûr de me nuire. Vous me demanderez pourquoi? interrogez tous ceux à qui ce trait a paru répréhensible; ils vous le diront. A l'égard de ma conduite envers cet ami, le Pont la connaît, la ville de Césarée en est instruite, tous nos amis communs la savent, il ne me conviendrait pas d'en tirer avantage contre lui; on doit garder le souvenir du bien qu'on reçoit, et oublier celui qu'on fait. Mais on jugera de ses sentiments pour moi par les choses mêmes.

Il y a dans la Cappadoce, sur la grande route de cette province, un petit bourg que traversent trois chemins : lieu sec et aride, habitation indigne d'un homme libre. Dans cette demeure triste et resserrée, tout n'est que poussière, bruit tumultueux de chariots, plaintes, gémissements, exacteurs d'impôts, chaînes et tortures. On n'y voit pour citoyens que des voyageurs et des vagabonds; telle est Sasimes, telle fut mon église. Le généreux bienfaiteur m'établit sur cinquante chorévêques de cette contrée qui le gênaient; et, pour s'assurer d'un pays qu'un de ses confrères voulait lui soustraire par force, il y institua ce nouveau siège, dans l'espérance que j'y maintiendrais son autorité, et que je combattrais vaillamment pour lui. J'ai sans doute été courageux autrefois, les blessures qu'on reçoit pour une cause sainte n'ont rien de fâcheux; ajoutons en effet à bien d'autres inconvénients la nécessité de conquérir à main armée le trône épiscopal, car mon siège était entre deux prélats qui s'en disputaient la supériorité. La division de mon pays, que tout le monde voyait avec peine, augmentait l'aigreur de ce combat. D'une grande métropole, on en faisait deux petites. Le bien des âmes en était le prétexte; la vraie cause, c'était l'ambition, ou, ce que j'ai honte de dire, le désir des richesses, ce funeste mobile de l'univers.

Grand Dieu! que devais-je donc faire ? me louer de mon sort, m'abandonner à un torrent de maux, me livrer à la tempête, me laisser étouffer dans la fange, accepter un siège d'où l'on pouvait me chasser à toute heure, qui n'eût point servi d'asile à ma vieillesse, et où, pasteur aussi pauvre que le troupeau, je n'aurais pas eu de pain à donner à mes hôtes? Ce lieu ne m'offrait

enfin que les vices et les désordres des villes, sans que j'y pusse faire aucun bien. J'aurais moissonné des épines sans trouver de roses; j'aurais cueilli des maux sans mélange d'aucun bien.

Souhaitez-moi plus de force d'esprit, si vous voulez, et mettez à ma place des hommes plus courageux. O séjour d'Athènes! nos travaux y étaient communs; nous n'avions qu'une même habitation, qu'une même table, que dis-je, qu'un même esprit. Cette union faisait l'admiration de la Grèce. Nous nous étions promis l'un à l'autre de renoncer ensemble au monde, de consacrer ensemble notre vie au service du Seigneur, tous nos discours à la seule sagesse éternelle. Tout cela est oublié, dispersé, foulé aux pieds; les vents emportent dans l'air mes premières espérances. Où fuir? où se retirer? Bêtes sauvages, recevez-moi dans vos asiles; il y a parmi vous plus de fidélité que parmi les hommes.

Telle était ma situation ; j'en abrège le tableau. Je baissais ma tête sous l'orage, mais mon esprit ne pliait point. Comment vous peindre ma douleur? c'était à chaque instant de nouvelles peines. Je prends la fuite une seconde fois, je m'enfonce dans les montagnes pour y mener furtivement la vie qui a toujours fait mes délices. Quel avantage m'en revint-il? je n'étais plus ce fugitif inflexible dont on avait autrefois éprouvé la fermeté. Invincible jusqu'alors, une seule chose pouvait me vaincre : je ne supportai point l'indignation de mon père. Son premier effort fut pour Sasimes, où il voulait me fixer. N'y ayant pu réussir, il consentait à ne pas me laisser dans un siège inférieur, mais il voulait que je partageasse avec lui les travaux pénibles de son ministère pour soulager ainsi le poids des années qui l'accablait.

Quels discours, quelles instances n'employa-t-il pas pour me fléchir! "O le plus cher de mes enfants! me dit-il, c'est un père qui prie son fils, un vieillard qui implore un jeune homme, un maître qui s'humilie devant le serviteur que la nature et la loi lui ont soumis. Je ne te demande point de l'or ni de l'argent, ni des pierres précieuses, ni des champs fertiles, ni rien de ce qui sert au luxe. Je n'aspire qu'à te rapprocher d'Aaron et de Samuel, qu'à te rendre agréable à ton Dieu. Tu appartiens à celui qui t'a donné à moi. Ne rejettes pas mes vœux, ô mon fils! si tu veux que ton véritable père exauce les tiens. Ce que je demande est juste; c'est au moins un commandement paternel. Tu n'as pas encore vécu autant d'années que j'exerce le ministère épiscopal. Accorde-moi cette grâce, ô mon fils! accorde-la-moi, ou qu'un autre m'enferme dans le tombeau; c'est la punition que je souhaite à ta désobéissance. Je n'exige pas un long sacrifice; mon dernier jour qui s'approche en sera le terme. Tu feras après ce qui te conviendra le mieux."

Ce discours fit sur mon âme l'impression que le soleil fait sur les nuages; il adoucit un peu le pesant fardeau dont elle était accablée. Quelle fut ma résolution ? où se terminèrent les pensées qui m'agitaient ? Je me persuadai qu'il n'y avait nul inconvénient pour moi à seconder les désirs de mon père, en évitant toutefois de monter dans la chaire épiscopale. On ne pouvait, disais-je, m'y attacher malgré moi. Je n'avais point été proclamé, je n'avais rien promis : je fus ainsi vaincu par la crainte. Quand mes parents furent sortis de cette vie pour entrer dans l'héritage heureux qu'ils avaient constamment et uniquement désiré, je me trouvai libre. Mais quelle triste liberté! Je ne parus point dans l'église qu'on m'avait donnée, je n'y offris point de sacrifice, je n'y joignis pas mes prières à celles du peuple, je n'y imposai les mains à aucun ecclésiastique. J'avouerais cependant qu'aux pressantes sollicitations de quelques personnes pieuses, qui prévoyaient les désordres que causeraient bientôt les impies, je pris soin, pendant un temps assez court, de l'église qu'avait gouvernée mon père, mais en administrateur étranger d'un bien qui ne m'appartenait pas. Je disais sans cesse aux évêques, et je leur demandais du fond du cœur, comme une grâce signalée, qu'ils eussent à pourvoir cette ville d'un pasteur. Je protestais premièrement, avec vérité, qu'on ne m'avait jamais installé publiquement dans aucun siège. J'ajoutais ensuite que j'avais toujours été dans la ferme résolution de quitter mes amis et les affaires. Je ne pus les persuader : tous insistaient, tous voulaient me vaincre; les uns par excès d'amitié, d'autres peut-être par amour propre et par orgueil.

Je m'enfuis d'abord à Séleucie, où l'on voit un temple consacré à Thècle, cette vierge si célèbre. J'espérais que, lassés du moins par le temps, ils se détermineraient enfin à confier à quelque autre la place que je refusais; je fis un séjour assez long dans cette ville. J'y retombai dans les mêmes peines : rien de tout ce que j'avais espéré n'arriva. Tout ce que j'avais fui se rassembla de nouveau pour me tourmenter. Je sens qu'ici mon esprit s'allume. Ce que je vais dire est connu de ceux à qui je parle; je le sais, mais je veux qu'éloignés de moi, ils aient la satisfaction de

m'entendre. Ce discours les consolera. Il couvrira mes ennemis d'opprobre, il servira de témoignage à mes amis des injustices que j'ai essuyées sans jamais avoir offensé personne.

La nature n'a pas deux soleils, elle a cependant deux Romes, vrais astres de l'univers, l'une ancienne, l'autre nouvelle, différentes par leur situation. La première brille aux lieux où le soleil se couche, la seconde le voit sortir des mers. Toutes deux sont égales en beauté: à l'égard de la foi, celle de l'ancienne Rome a toujours été pure et sans tache depuis la naissance de l'église, elle se soutient encore; sa doctrine unit tout l'occident dans les liens salutaires d'une même foi. Elle mérite cet avantage par sa primauté sur toutes les églises, et par le culte parfait qu'elle rend à l'essence et à l'harmonie divine.

La nouvelle Rome avait autrefois été ferme et inébranlable dans la foi; hélas! elle en était bien déchue; cette église autrefois la mienne, et qui ne l'est plus, se voyait plongée dans les abîmes de la mort, depuis qu'Alexandrie, ville insensée et turbulente, où se commettent tant de crimes, où naissent tant de troubles et de querelles, avait produit Arius, appelé l'abomination de la désolation, Arius qui dit le premier : "La trinité ne mérite point nos hommages"; qui osa trouver des différences dans une seule et même nature, et partager en personnes inégales une essence indivisible : de là les différentes hérésies qui nous ont déchirés.

Cependant cette malheureuse ville ainsi livrée à ses erreurs, que le temps avait accréditées (car un long usage acquiert force de loi), et morte misérablement à la vérité, conservait encore une faible semence de vie, quelques âmes fidèles dont le nombre était petit, quoique grand devant Dieu, qui ne compte pas la multitude, mais les cœurs.

Le Saint-Esprit daigna m'envoyer au secours de ces plantes choisies, de ce précieux reste. On s'était persuadé, malgré ma vie agreste et sauvage, que je pourrais travailler avec succès pour le Seigneur. Parmi les pasteurs et parmi le troupeau, plusieurs m'invitaient à venir répandre, le rafraîchissement de la parole sur ces âmes arides et flétries, à ranimer par des flots d'huile une lumière prête à s'éteindre; à rompre l'effort de ces raisonnements trompeurs, de ces arguments artificieux qui séduisent la foi des simples; à détruire, par des discours énergiques, ces vils travaux d'araignées, filets sans consistance, liens qui entraînent les esprits faibles et que les âmes fortes méprisent; à délivrer enfin de ces pièges ceux qui avaient eu le malheur d'y tomber.

Je vins donc, non pas de mon plein gré, mais entraîné comme par force pour défendre la vérité. Le bruit s'était répandu que des évêques assemblés en synode devaient introduire une nouvelle hérésie dans leurs propres églises. Ces dogmes affreux altéraient l'union du Verbe avec la nature humaine qu'il avait prise dans son incarnation, sans changement dans son essence, s'étant revêtu d'une âme, d'un esprit et d'un corps passible; nouvel Adam, semblable en tout au vieil Adam, excepté dans le péché. L'hérétique introduisait un Dieu sans âme, comme s'il eût craint que l'âme ne fût compatible avec Dieu, ce qu'on aurait dû craindre plutôt de la chair qui en est bien plus éloignée. Dieu, dans ce système, aurait proscrit l'âme humaine, cette âme qu'il devait principalement sauver, cette âme dont la chute du premier homme avait causé la perte; c'est elle qui avait reçu la loi et qui l'avait rejetée: c'est donc au criminel que le Sauveur devait s'unir. Non, le Verbe ne me sauvera pas imparfaitement, moi qui ai souffert les suites du péché dans toute mon existence : Dieu ne se dégradera pas lui-même jusqu'à ne prendre de la nature humaine que la boue seulement, avec une âme irraisonnable et sensitive, comme celle des bêtes, pour ne procurer le salut qu'à cette boue animée. Mortel impie! Ce sont là les conséquences de tes principes; elles font horreur à la piété.

Les ennemis insensés de l'heureux accord des deux natures sont aussi coupables que ceux qui admettent deux fils, l'un de Dieu, l'autre de la Vierge. Les premiers tronquent le fils de Dieu, les seconds le multiplient dans ce malheureux système; je craindrais de deux choses l'une, ou d'adorer en effet deux dieux, ou pour éviter cet excès, de séparer de Dieu ce qui lui est vraiment uni. Dieu sans doute ne souffre point les mêmes accidents que la chair; or, dans l'incarnation, la nature humaine a été remplie de Dieu tout entier, non comme un prophète ou tout autre homme divinement inspiré qui participait aux choses de Dieu, et non à la divinité même, mais substantiellement et dans son essence, comme les rayons sont incorporés au soleil.

Loin de nous les mortels, s'ils ne révèrent pas l'Homme-Dieu dans une seule personne; celui qui adopte et celui qui est adopté, l'Éternel et l'Être crée dans le temps, le Fils né d'un seul père et d'une seule Vierge, deux natures en un mot unies en Jésus-Christ.

Mais quelle fut ma situation en arrivant à Constantinople! que j'y éprouvai de contradictions et de maux! Toute la ville se mit d'abord en fureur contre moi : on croyait que j'y venais introduire plusieurs dieux au lieu d'un seul. Cela n'est pas étonnant : l'erreur aveuglait les esprits. Ils ignoraient la foi des fidèles, ils ignoraient comment l'unité de Dieu forme la Trinité, et comment la Trinité se réunit dans l'unité: double mystère que la foi nous fait concevoir.

Le peuple se déclare volontiers pour ceux qui souffrent : les habitants de Constantinople plaignaient leur pontife et leur pasteur; la pitié les armait pour sa défense. Insolents et fiers de leur nombre, ils regardaient comme un affront de ne pas obtenir tout ce qu'ils voulaient. Je passerai sous silence la grêle de pierres dont ils m'accablèrent; je ne leur reproche que d'avoir manqué leur coup. Ils ne purent m'offrir qu'une vaine image de la mort.

Je fus traîné ensuite comme un meurtrier devant des juges superbes et arrogants, dont la seule loi était de se concilier le peuple; moi, qui disciple du Verbe, n'avais jamais commis ni médité rien d'injuste ni de violent. Le Christ vint à mon secours, il embrassa ma cause, il la défendit lui-même par ma bouche, ce Christ adorable et puissant, qui sait accoutumer les lions à l'hospitalité, changer la flamme en rosée rafraîchissante pour de jeunes adorateurs, et former dans les flancs de la baleine un lieu de cantiques et de prières.

Il me fit triompher devant cet orgueilleux tribunal; mais bientôt l'envie des miens se déclara nettement contre moi. Ils voulaient m'attacher à leur Paul et à leur Apollon (8), qui ne se sont point revêtus pour nous d'une chair humaine, qui n'ont point versé leur sang pour notre rançon, et dont cependant on aime mieux tirer son nom que de celui du Sauveur du monde. Ces esprits turbulents ébranlent tout, bouleversent tout, et ne croient pas même troubler la paix et le bonheur de l'église. Eh! quel navire, quelle cité, quelle armée, quelle société, quelle maison enfin pourrait se soutenir, si elle renfermait au-dedans de soi des choses plus capables de la détruire que de la conserver.

C'est ce que souffrit alors le peuple fidèle. Avant d'avoir acquis la force et le courage nécessaires, avant d'être débarrassés de leurs langes, et n'imprimant encore sur la terre que des pas faibles et mal assurés, ces illustres, ces chers enfants étaient meurtris de coups, renversés, déchirés aux yeux de leurs parents par des loups furieux, qui se rassasiaient du plaisir barbare de me voir sans famille et sans troupeau. Ils ne supportaient pas qu'un homme indigent, sillonné de rides, couvert de haillons, regardant toujours la terre, desséché par les larmes, par les jeûnes, par la crainte de l'avenir et par tant d'autres maux, qui n'avait rien de prévenant dans sa figure, étranger, errant, presque toujours enfoncé dans des antres, eût néanmoins tant d'avantage sur des rivaux brillants et accrédités.

Voici quels étaient à peu près leurs discours: "Nous flattons, vous ne le faites pas; nous faisons la cour aux grands, vous cultivez la piété; nous aimons une chère délicate, une nourriture grossière vous suffit; content d'un peu de sel, vous méprisez le luxe insultant de nos tables. Nous savons nous accommoder au temps, nous nous prêtons aux désirs des peuples; notre barque suit toujours le vent de la fortune; et, comme le polype et le caméléon, nos paroles changent de couleur; vous êtes une enclume inébranlable. Quel orgueil! on dirait qu'il ne doit jamais y avoir qu'une seule foi; vous rétrécissez avec excès les règles de la vérité. On ne peut vous suivre dans vos raisonnements tortueux. Pourquoi cette différence entre ces discours prolixes qui vous servent à gagner le peuple, et ces traits lancés avec tant d'adresse contre ceux dont vous attaquez les différentes erreurs. Peu semblable à nous-mêmes, selon que vous avez affaire à des amis ou à des étrangers, vous tenez la fronde d'une main et l'aimant de l'autre pour frapper ou pour attirer au besoin."

Mais si tout cela n'est point répréhensible, comme en effet il ne l'est pas, quelle injure vous a-t-on faite, et de quoi vous plaignez-vous? Si ma conduite au contraire est blâmable, et c'est à vous seul qu'elle le paraît, jugez avec équité, jugez en digne ministre de la justice de Dieu. Frappez le coupable, épargnez le peuple, qui n'a d'autres torts que sa tendresse pour moi, et sa soumission à tous mes enseignements.

Je pouvais jusque-là supporter ces premiers maux; car, quoique j'eusse été d'abord troublé par ces nouveautés hardies, comme un homme qui entendrait tout-à-coup un bruit effrayant, ou qui serait ébloui par la lueur soudaine d'un éclair, j'étais cependant sans blessures, je me soutenais contre tous les événements; la perspective d'un changement heureux et l'espérance de ne plus retomber dans de semblables calamités nourrissaient ma patience au milieu de tant de peines. Mais que de maux fondirent ensuite sur moi! et comment en ferai-je le récit? Démon funeste, cruel artisan de tant de malheurs, par quels moyens as-tu consommé tes desseins sinistres. Ce ne sont pas des eaux changées en sang, des grenouilles, des nuées de moucherons, des mouches monstrueuses, des bêtes féroces, des ulcères, des grêles, des sauterelles, des ténèbres, la mort des premiers nés, ce dernier fléau de la colère céleste; ce ne sont pas, dis-je, ces plaies-là qui m'ont frappé. Elles furent le châtiment terrible des barbares Égyptiens. On ne me poursuivit pas non plus jusque dans les abîmes de la mer; qui donc a pu me réduire à de si cruelles extrémités? la légèreté d'un Egyptien. Je vais en raconter l'histoire. Il est nécessaire de la publier; il faut imprimer sur sa mémoire une éternelle ignominie.

Il y avait autrefois dans cette ville un personnage, un fantôme égyptien, un enragé, un cynique, un esclave public, un prétendu Mars, un animal muet, une espèce de monstre roux et noir, les cheveux crépus et plats, joignant des couleurs empruntées aux couleurs naturelles. L'art sans doute a aussi le don de créer. Les hommes s'occupent autant que les femmes du soin d'arranger et de poudrer d'or leurs cheveux; pourquoi nos philosophes ne se farderaient-ils pas le visage, comme les philosophes femelles? pourquoi porteraient-elles seules sur leur front cette empreinte scandaleuse, ce signe trop expressif de la mollesse et de la corruption des mœurs? Ainsi la chevelure de Maxime annonçait déjà, quoiqu'il le dissimulât encore, qu'on ne devait pas le compter parmi les hommes. Tels sont les prodiges des philosophes de nos jours. La nature se partage et réunit les deux sexes. La même personne est femme par la coiffure, philosophe par le bâton. Ces ornements méprisables faisaient l'orgueil de Maxime. Il croyait en imposer par là aux grands et aux petits, laissant tomber sur ses épaules les boucles flottantes qui les couvraient, et s'appliquant avec l'attention la plus sérieuse à tresser artistement ses cheveux. Toute sa science était dans sa parure; la renommée nous a instruit des aventures flétrissantes de sa vie. Nous n'en ferons pas le récit : que ceux qui ont du temps à perdre s'en occupent; son histoire est dans les registres publics des magistrats. Il réussit enfin à se placer sur le siège de cette ville.

On ne peut douter qu'il ne soit pénétrant et fort habile. Il fallait en effet autant d'habileté que de malice pour nous chasser d'un trône épiscopal que nous ne possédions pas, nous qui n'avions d'ailleurs aucune autre dignité, ni d'autre emploi que celui de veiller sur le peuple et de l'instruire. Mais le chef-d'œuvre de son habileté est de s'être servi de moi-même sans le secours d'autrui pour exécuter son projet. Il avait sur moi l'avantage que tout scélérat expert et réfléchi dans le crime a sur un homme à qui la ruse et la fraude sont étrangères. Ce genre de talents m'était inconnu; j'avais appris seulement à mettre quelque sagesse dans mes discours, à l'admirer dans ceux des autres, et à pénétrer le véritable esprit des livres saints.

Il m'échappe sur cela une réflexion; elle est peut-être hasardée. Il serait à souhaiter qu'il n'y eût dans l'univers que des fourbes ou des cœurs droits. Les hommes se nuiraient moins entre eux, s'ils étaient tous également trompeurs, ou également sincères. Les bons sont aujourd'hui la proie des méchants. Quel mélange dans la composition des créatures, et que l'Être-Suprême a mis de différence entre elles! A quel signe l'honnête homme

reconnaîtra-t-il le perfide qui le trahit, qui lui tend des pièges, qui veut le perdre, et qui déguise ses noires intentions par mille artifices différents!

Quiconque est porté au crime se défie aisément des autres; il les examine et se tient en garde contre eux; celui qui ne fait et ne connaît que le bien, ne peut se résoudre à soupçonner ainsi le mal : ainsi la bonté crédule est surprise par la méchanceté.

Voulez-vous savoir comment la chose se fit? regardez ce nouveau Protée égyptien. Il était au nombre de ceux sur l'attachement et la fidélité desquels je comptais le plus. Hélas! rien alors ne valait pour moi ce Maxime; il partageait ma maison et ma table, je l'associais à mes enseignements, il entraînait dans mes conseils. Qu'on n'en soit pas surpris; il se déchaînait alors contre les hérétiques, il ne parlait de moi qu'avec admiration; c'est pourtant alors qu'entraîné par des ecclésiastiques en grade, il contracta des sentiments de jalousie, sentiments qu'enfante l'orgueil, ce premier péché de l'homme ; une envie implacable, vice dont les racines sont si

profondes et si difficiles à arracher, dominait alors dans ces lieux. Il choisit dans le sanctuaire deux coopérateurs de sa malice, deux homicides, dont le secours lui fit faire l'enfantement de l'aspic. Le premier était un vrai Bélial, après avoir été un ange de lumière; le second, membre de mon clergé, plus barbare encore par l'esprit que par le corps, n'ayant reçu de moi nul affront, nulle injustice, et placé dans la chaire d'honneur et de gloire, avait conçu contre moi la haine la plus furieuse et la plus redoutable. Je vous prends à témoin, ô Christ, ô juge infallible, s'il est permis toutefois d'attester le Christ pour de pareils intérêts. Verserai-je assez de larmes? Le ciel le plus pur est obscurci, et ces ténèbres nous viennent d'Egypte.

D'abord on nous envoya de cette terre choisie d'Israël des espions qui n'étaient pas des Caleb ni des Josué, mais tout ce qu'il y avait de plus insolent dans la jeunesse et parmi les vieillards, des Ammon, des Apammon, des Arpocras, des Stippas, des Rhodon, des Anubis, des Hermanubis, des divinités égyptiennes, ou des démons sous des formes de chiens et de singes, de misérables matelots, des esclaves vendus à vil prix, et qui eussent amené en plus grand nombre de ces dieux de bon aloi, s'ils en avaient eu davantage.

Après ces envoyés, vinrent les dignes chefs de cette phalange, ou plutôt les gardiens de cette troupe d'animaux. Je n'en dis rien de plus, quoique je puisse à peine contenir tout ce que j'aurais à dire. Le vin nouveau n'agit pas avec plus de force sur les outres qu'il remplit, ni l'air sur les soufflets d'une forge. Mais je me tais par égard pour celui qui les avait envoyés, sa légèreté le rend moins coupable; je pardonne aussi aux autres, ils sont en quelque sorte dignes d'excuse. Une ignorance grossière leur fermait les yeux sur la fausse démarche où les entraînaient de méchants esprits, qu'une jalousie implacable avait armés ici contre moi.

Voici un problème que je ne puis résoudre, et que je propose aux plus habiles philosophes : comment se peut-il que ce Pierre, cet arbitre des pasteurs qui nous avait d'abord adressé les lettres les plus honorables, où tout respirait la candeur, comme on s'en convaincra par leur lecture, et qui nous reconnaissait pour prélat légitime de cette grande ville, ait tout-à-coup changé de conduite, et mis un cerf à la place d'Iphigénie ? Cette conduite a certainement besoin d'explication. Quel événement plus singulier a-t-on vu sur la scène, quoiqu'on y représente souvent de mauvaises actions? Celle qui suit paraîtra plus ridicule : un buveur prétendait que le vin l'emportait sur toutes choses; un autre soutenait que c'était la femme; un philosophe voulait que ce fût la sagesse. Pour moi, je déciderais en faveur de l'or. Ce métal agite et manie tout, comme des instruments de jeu. Il n'est pas surprenant que les biens de ce monde aient plus d'attraits pour nous que les dons de l'Esprit saint. Il fallait de l'argent à cet impudent Maxime. Par quelles voies en trouva-t-il ?

Un prêtre de l'île de Thasse était venu à Constantinople, à dessein d'y acheter des marbres Praconnèse pour son église. Maxime, aidé de quelques amis de sa trempe, s'empara de ce malheureux prêtre; les malhonnêtes gens se lient promptement ensemble. Il le séduisit par des

flatteries, par des espérances, se rendit maître de son argent, et s'en servit à payer les compagnons et les satellites dont il avait besoin. On en va voir les effets. Ceux qui, dans les commencements, m'avaient témoigné tant de respect et de tendresse, persuadés maintenant qu'un ami pauvre est un homme inutile, me méprisaient et me méprisaient. La plus mauvaise cause est la meilleure, quand l'or fait pencher la balance.

Il était nuit, et j'étais malade. Tels que des loups qui, sans être aperçus, s'élancent avec fureur dans une bergerie, les amis de Maxime, accompagnés d'une troupe mercenaire de ces mariniers Alexandrins qui mettent aisément toute la ville en feu (car ils entraînent souvent dans leur parti les bons citoyens), entrent furtivement dans l'église, et commencent l'ordination de Maxime, sans en avoir averti le peuple ni les magistrats-, sans avoir daigné nous en prévenir nous-mêmes. Ils disent n'avoir rien fait que par ordre. C'est ainsi qu'Alexandrie honore les travaux et le mérite. Ah ! je vous souhaite à tous un juge plus favorable.

Le jour parut; les clercs, qui logeaient aux environs de l'église, instruits de cet attentat en furent irrités. Le bruit s'en répandit aussitôt de bouche en bouche; l'indignation fut générale: elle s'empara des magistrats, des étrangers, des hérétiques même. Tous voyaient avec étonnement que mes peines fussent si mal récompensées. Que dirai-je enfin? les Egyptiens ayant échoué dans leur tentative, se retirèrent de l'église, outrés de dépit et confus. Mais pour que leur

mauvaise volonté ne restât pas inutile, ils se hâtèrent de conduire la pièce au dénouement. Ces hommes dignes de respect et agréables sans doute à Dieu, suivis de quelques gens de la lie du peuple, entrèrent dans une misérable maison, chez un joueur de flûte. Ce fut là qu'ils coupèrent les cheveux à Maxime, et qu'ils achevèrent la consécration du plus méchant des pasteurs, sans qu'il s'y opposât, sans qu'il y fût contraint parla force ou par l'autorité; rien n'arrêtait son impudence. Un instant fit tomber cette belle chevelure, ces boucles qui occupaient si longtemps les mains adroites des coiffeurs. Le seul service que lui rendit cette opération, fut de découvrir le mystère de ses cheveux qui faisaient sa force, comme celle de Samson consistait dans les siens. On pouvait le comparer à ce juge d'Israël, dont une femme perfide sacrifia l'incommode et flottante chevelure aux ennemis de son époux. On choisit donc ce pasteur parmi les loups; mais il redevint bientôt loup, de pasteur qu'il était. O honte! ô déshonneur! il se voyait sans cheveux et sans troupeau, et ne se nourrissait, pour ainsi dire, que de ses basses inclinations Infortuné, quel parti prendre? laisseras-tu revenir tes cheveux ? en soutiendras-tu la privation, qui te rend un objet de risée. L'un et l'autre est honteux, je l'avoue, je n'y vois d'autre milieu que la corde. Mais quel usage ferais-tu de ces cheveux? Iraient-ils au théâtre ou parmi de jeunes vierges, et ces vierges seraient-elles ces filles corinthiennes avec lesquelles tu vivais seul pour être leur guide spirituel, et les exercer à la plus haute piété ? Après cela, tu mérites assurément d'être appelé le chien céleste.

Cependant la ville fut si affligée de cet événement scandaleux, que tous les ordres des citoyens y prirent part; de tous côtés on se répandait en discours contre Maxime et en accusations de sa conduite et de ses mœurs. Personne ne le ménageait : chacun à l'envi publiait ce qu'il en savait pour former l'histoire complète d'un méchant homme accompli.

De même que dans le corps humain les maladies violentes réveillent d'autres infirmités qui ne s'étaient pas encore déclarées, de même cette dernière action de Maxime fit rechercher et connaître toutes celles de sa vie passée. Mais je ne prétends pas les parcourir toutes, elles ont assez éclaté; quelque mal qu'il m'ait fait, notre ancienne liaison me ferme la bouche; car enfin, me dira-t-on, il n'y a pas longtemps que vous étiez de ses amis, ne l'avez-vous pas honoré des plus grands éloges? c'est ce que vont m'objecter tous ceux qui en ont été témoins, et qui blâmeront justement ma complaisance pour un homme indigne de mon estime et de mes louanges.

Mon ignorance était assurément inexcusable; je fus séduit comme Adam, par un fruit amer, qui n'avait de beau que sa forme et sa couleur. Je me laissai prendre à ses discours et aux témoignages de sa foi, qui se peignaient sur son visage. Rien de plus facile à tromper que celui qui ne trompe personne : l'extérieur de la piété, qu'elle soit fausse ou réelle, entraîne son cœur. C'est un vice de probité ; on se persuade aisément de ce qu'on souhaite. Que pouvais-je faire? parlez, hommes sages. Qu'auriez-vous fait vous-mêmes ? L'église était dans un état des plus déplorable ; je pouvais à peine y glaner. Ses ministres ont moins de pouvoir et de crédit dans son adversité que dans sa prospérité. C'était beaucoup pour moi dans ces circonstances de donner un gardien quel qu'il fût à mon troupeau, un gardien qui adorât le Christ et non les faux dieux. Je lui voyais encore un plus grand mérite; je croyais qu'il avait souffert l'exil pour la foi, quoiqu'il n'eût été banni que pour des crimes honteux. On l'avait battu de verges comme un malfaiteur, je le regardais comme un victorieux confesseur. Si c'est une faute, j'en ai souvent commis de semblables. Pardonnez-moi, ô vous qui me jugez, pardonnez-moi une erreur si belle. C'était un très-méchant homme, je le sais; mais je le croyais homme de bien, je l'estimais comme tel, je me trompais. Mais je m'emporte; voilà cette langue inconsidérée, cette langue indiscreète. Qu'on me la coupe sans pitié. En est-ce fait? Quoi qu'il en soit, elle se tait et gardera longtemps le silence; il faut la punir de tout ce qu'elle a dit mal à propos; il faut qu'elle apprenne que tout le monde n'applaudit pas à ses discours. Mais pourquoi? je n'ajoute qu'un seul mot.

La méchanceté raisonne mal. Celui qu'on n'a pu rendre meilleur par des bienfaits, par quels autres moyens le gagnerait-on? c'est se faire tort à soi-même que de l'honorer. Quel était son caractère? détestable comme ses mœurs. Si cette imputation est vraie, ne cherchez rien de plus; si elle ne l'est pas, n'ajoutez même aucune foi aux premières accusations. Que peut-on répondre à cela?

Il fut donc chassé justement et avec éclat de Constantinople. Théodose, vainqueur des barbares, était à Thessalonique, qui lui servait de rempart contre eux. Qu' imagine alors l'insolent Maxime : toujours accompagné de ce ramassis d'Egyptiens, je parle de ceux qui l'avaient si honteusement

ordonné; il se rend au camp, dans l'espérance d'obtenir un ordre de l'empereur qui lui assurât la possession du siège patriarcal. Ce prince le rejeta avec indignation et des menaces terribles. La calomnie ne nous avait pas encore attaqués à la cour : on y fermait l'oreille à l'imposture. Il tourna donc une seconde fois ses efforts du côté d'Alexandrie, et, cette fois, il fit bien. Il attaqua Pierre, ce prélat double et léger qui se contredit si souvent dans tout ce qu'il écrit; il épouvante avec sa bande mercenaire ce vieillard timide, et le presse de le maintenir dans la chaire de Constantinople, le menaçant de le chasser lui-même du siège d'Alexandrie. Le gouverneur craignant avec raison que cette étincelle ne rallumât d'anciennes flammes, chassa ce brouillon. Il paraît actuellement tranquille. Mais je crains que ce ne soit là une nuée épaisse et obscure qui, poussée par des vents orageux, crève à la fin et vomisse sur ceux qui ne s'y attendaient pas un déluge épouvantable de grêle.

Un esprit pervers n'est jamais tranquille; rien ne l'arrête, rien ne peut le contenir. Tels sont les philosophes de nos jours. Ce sont des chiens qui aboient, ils méritent bien le nom de cyniques. Que Diogène ni Antisthène ne se comparent point à eux, Cratès n'en approche pas, Platon n'est digne que de mépris, le portique n'est rien; ô Socrate, tu ne tiens plus le premier rang parmi les sages! Je vais prononcer un oracle plus sûr que celui de Delphes. Maxime l'emporte en sagesse sur tous les hommes.

Pour moi, je suis autant accoutumé aux revers qu'on peut l'être. J'en ai éprouvé dans tous les temps, et j'en éprouve encore tous les jours. J'ai essuyé de grands dangers sur terre et sur mer. La terreur qu'ils m'ont inspirée m'a été favorable, elle m'a appris à élever mon âme vers le ciel, et à m'éloigner des vanités terrestres; je ne pus souffrir cependant l'injure qu'on venait de me faire par l'ordination de cet indigne pasteur. Je saisis cette occasion. Mes amis, pour me tenir lieu de gardes, observaient les passages, les issues et les détours. Les hérétiques en concevaient des espérances; ils savent que le schisme est le destructeur de la foi. Témoin de ce désordre, et ne pouvant le supporter, je conçus un dessein qui marquait, je ne dois pas le dissimuler, plus de simplicité que de prudence. Je changeai, comme on dit, la manœuvre de mon vaisseau, mais sans adresse. Personne n'aurait dû s'en douter; un mot d'adieu, arraché de mes entrailles paternelles, trahit mon secret : "Conservez, m'écriai-je dans un discours, la doctrine pure de la Trinité, cette doctrine qu'un père généreux a enseignée à des enfants qu'il regrettera toujours. Or mes chers enfants, souvenez-vous de mes travaux". A peine eus-je proféré ces paroles, qu'un homme de l'assemblée ayant poussé un grand cri, le peuple se lève et joint ses cris aux siens. Un essaim d'abeilles, surpris par la fumée, sort de sa ruche avec moins de fureur. Hommes, femmes, enfants, jeunes gens des deux sexes, vieillards, nobles et roturiers, magistrats, anciens officiers de guerre, tous marquent avec la même vivacité leur amour pour leur pasteur et leur haine pour ses ennemis.

Il ne me convenait pas de fléchir, ni de retenir une place qu'on m'avait donnée peu régulièrement, après avoir quitté celle où j'avais été promu suivant toutes les règles. On tenta donc un autre moyen de me vaincre; on employa les prières, les supplications; on me conjura de demeurer encore, de les secourir, et de ne pas abandonner aux loups cet infortuné troupeau. Comment aurais-je pu retenir mes larmes? ô ma chère Anastasia ! ô le plus précieux des temples, toi qui as relevé la foi abattue; arche de Noé, qui as seule évité le déluge où le monde entier a péri, et qui portes dans ton sein un monde nouveau, un monde orthodoxe, quelle multitude de peuple n'accourut pas alors dans tes murs! Il s'agissait de décider qui de ce peuple ou de moi l'emporterait. J'étais au milieu de ce peuple, j'y étais en silence, et plein de trouble, ne pouvant étouffer tant de voix confuses, ni promettre ce qu'on me demandait. Je ne devais point me rendre; et, d'un autre côté, je craignais de refuser. Le chaud m'accablait, j'étais couvert de sueur; les femmes, les mères surtout saisies de crainte, poussaient des cris; les enfants pleuraient. Le jour était sur son déclin. Tous protestèrent avec serment qu'ils ne sortiraient point du temple, dussent-ils y être ensevelis, que je n'eusse consenti à ce qu'ils désiraient. J'entendis alors une voix qui s'éleva, et qui prononça ces mots que j'aurais bien voulu ne pas entendre : O mon père, tu bannis avec toi la Trinité! Cette exclamation me fit frémir, j'en redoutai les suites. Je ne fis point de serment; car, si j'ose me glorifier un peu dans le Seigneur, je n'en ai point fait depuis mon baptême; mais je promis, et l'on me connaissait assez pour m'en croire sur ma parole, que je resterais à Constantinople jusqu'à l'arrivée de quelques évêques. On en attendait en effet, et je me flattais que ce serait le moment de ma délivrance.

Nous nous séparâmes ainsi les uns des autres, croyant des deux côtés voir vaincu, les uns parce qu'ils m'avaient retenu parmi eux, et moi, parce que j'espérais n'y pas demeurer longtemps. Les choses en étaient là, quand la parole divine reçut encore un nouvel éclat; la foi reprit sa force, comme une phalange ébranlée dont un général habile rétablit les rangs, ou comme ce rempart dont un ingénieur actif a fermé promptement la brèche. Ceux qui ne m'étaient attachés que par les liens de l'enseignement, témoins oculaires de tout ce que j'avais souffert, s'unirent alors à moi par les sentiments de la plus vive tendresse; c'était un hommage qu'ils rendaient à la sainte Trinité. Longtemps exilée de cette grande ville, dirai-je qu'on l'y avait presque exterminée; elle y revenait comme étrangère, quoique ce fût sa patrie. Ce retour, après tant de vicissitudes, était une espèce de résurrection qui confirmait celle des morts. Quelques-uns peut-être étaient attirés par mes discours; d'autres me regardaient comme un athlète courageux; plusieurs croyaient voir en moi leur propre ouvrage. O vous qui l'ignorez, apprenez-le de ceux qui le savent! Que ceux qui en sont instruits, en informent ceux qui l'ignorent. Si le bruit n'en est pas encore parvenu dans les pays éloignés du nôtre ou de l'empire romain; que cette aventure soit racontée à nos neveux comme un des événements les plus remarquables qu'ait produit l'inconstance des choses humaines, qui joint toujours au bien une plus grande quantité de mal. Je ne parle point encore des partisans de la vraie foi, de ces enfants généreux de ma douleur et de mes larmes. Nul pasteur orthodoxe ne se présentait à eux; ils venaient en foule à moi dans leurs besoins, comme dans une soif ardente on court à de simples filets d'eau, ou comme au milieu des ténèbres on s'avance avec empressement vers la faible lueur qu'on aperçoit.

Mais que ne dira-t-on point de ceux qui, sans être encore de vrais fidèles, n'en étaient pas moins enchantés de mes discours? Il n'y a que trop de chemins détournés qui nous égarent de la route du salut pour nous conduire dans les abîmes éternels; c'est par là que le corrupteur du monde se fait un passage jusqu'à nous pour défigurer l'image de la Divinité, pour s'insinuer chez les hommes, et pour répandre sur la terre la confusion des esprits, comme Dieu y répandit autrefois la confusion des langues.

De là cette multitude d'opinions ou de maladies philosophiques, de là ces insensés qui ne connaissent d'autre Dieu que le hasard, et qui lui attribuent la création et le gouvernement de tout, ceux qui introduisent une infinité de dieux et se prosternent devant leur ouvrage; ceux enfin qui, ne voulant pas que la Providence se mêle des choses d'ici-bas, les font dépendre du mouvement et des révolutions des astres. De là ce peuple autrefois choisi de Dieu, et qui a crucifié le Fils pour honorer le Père. Dans cette foule d'hommes aveuglés par l'erreur, les uns font consister leur piété dans l'observance des petits préceptes; d'autres nient les anges, les esprits et la résurrection. Ceux-ci rejettent les prophéties, ne révèrent le Christ que dans les ombres de la loi; ceux-là, successeurs de Simon-le-Magicien, ont leurs prétendues natures éternelles, la Profondeur et le Silence, d'où sont nées les Eons, ces couples de mâles et de femelles. Les rejetons de cette secte cherchent la Divinité dans l'arrangement des lettres; ajoutons à ces impies les inventeurs de deux différents dieux (18), l'un bon, l'autre mauvais, dont le premier est l'auteur de l'Ancien Testament, et le second du Nouveau; ceux qui admettent trois natures immobiles, l'une spirituelle, l'autre terrestre, et la troisième qui participe des deux autres; les admirateurs de Manès, qui attribuent aux ténèbres un principe créateur; les Montanistes, dont le culte est injurieux au saint Esprit; les Novatiens, remplis d'un fol orgueil; les ennemis de la sainte Trinité en général, et des trois personnes en particulier.

De ces erreurs, comme d'une seule hydre, sont sorties toutes les têtes de l'impiété. L'un prétend que le Saint-Esprit est une créature; l'autre le confond avec le Fils. Il y en a qui disent que Dieu est contemporain de César. Les uns ne donnent au Christ qu'une figure fantastique; d'autres veulent que celui qui est venu sur la terre, ne soit qu'un second Fils; quelques-uns ont avancé que le Christ était une substance imparfaite et sans entendement humain.

Telles sont en un mot les causes de nos divisions et les sources de tant de sectes. Il n'y avait que des hommes absolument insensibles qui pussent fermer l'oreille à mes discours; la force de mes raisons en entraînait un grand nombre, le reste cédait à la manière dont je m'exprimais. On n'y apercevait ni sentiments de haine ni expressions injurieuses; je ne parlais que pour me rendre utile. Je marquai de la douceur sans blesser personne. La faveur passagère des circonstances ne m'inspirait, comme à tant d'autres, ni confiance ni fierté. Eh ! qu'a de commun le ministère évangélique avec le pouvoir des grands? Je ne couvrais pas mon

ignorance du bouclier de l'audace et de la présomption, car ce n'est pas ainsi qu'on fait triompher la parole de Dieu; ce serait, à l'exemple d'un vil poisson, vomir dans les eaux une liqueur noire pour s'échapper dans l'obscurité. J'employais une éloquence modeste, insinuante, comme doit l'être celle des ministres de l'Homme-Dieu, qui était lui-même si compatissant et si doux; c'est ce qui me donnait tant d'avantage, c'est ce qui rendait ma victoire encore plus glorieuse, puisque je ne faisais de conquête que par le secours puissant de Dieu. Telle était la règle que j'observais.

Je m'étais fait encore une autre loi dans mes instructions, loi qui me parut sage et nécessaire. Je recommandais singulièrement à mes auditeurs de ne pas croire que la piété consistât à parler de religion à tort et à travers avec une abondante facilité; je leur faisais sentir qu'on ne devait s'en entretenir ni dans les théâtres, ni dans les lieux publics, ni dans les repas; qu'un sujet aussi grave était interdit à des bouches souillées par des discours libres, par des chansons obscènes, par des éclats de rire indécents; qu'il ne devait point être entendu par des oreilles profanes ou infidèles, et qu'il ne fallait pas prostituer dans des discours frivoles ces vérités sublimes, mais obscures, auxquelles l'application la plus sérieuse pouvait à peine atteindre. Je tâchais de leur persuader qu'ils devaient principalement accomplir les préceptes, pratiquer la charité envers les pauvres, exercer l'hospitalité, prendre soin des malades, chanter assidûment les psaumes, prier, gémir, pleurer, se prosterner, jeûner, dompter les sens, la colère, la joie, régler ses discours, soumettre la chair à l'empire de l'esprit.

Nous avons plusieurs voies de salut; toutes conduisent à la jouissance de Dieu. Suivez-les, et ne vous bornez pas seulement à celle de la science. Hélas! la foi seule suffirait, si elle a les qualités qu'elle doit avoir. C'est par la foi que Dieu sauve la plupart des hommes; si la foi n'était faite que pour les philosophes, pour les savants, rien ne serait plus stérile à notre égard que Dieu. Que si néanmoins vous aimez tant à parler, si vous êtes pleins de zèle, et s'il vous paraît cruel de garder le silence? eh bien, parlez; c'est une faiblesse humaine que je vous pardonne; mais que ce ne soit pas avec trop de confiance et continuellement, ni sur toute sorte de matières, ni devant toute sorte de personnes, ni en tous lieux. Connaissiez plutôt les circonstances, le besoin, le lieu et le moment. Chaque chose a son temps, chaque chose a sa manière; c'est une pensée du sage.

La Mysie et la Phrygie sont des pays différents. Mes discours ne ressemblent pas aux discours profanes, ceux-ci sont des ouvrages de parade et d'ostentation; on dirait qu'ils ont été composés pour des assemblées d'enfants où l'on ne traite que des fictions et des chimères; il importe peu, dans ces occasions, qu'on atteigne le but ou qu'on le manque. Que peut-on saisir quand on court après des ombres?

Pour nous, dont l'objet unique est la vérité, le succès de nos instructions n'est point indifférent: le chemin où nous marchons est entre deux précipices; si l'on en tombe, c'est pour être précipité dans les gouffres de l'enfer. On ne saurait prendre trop de précautions dans les discours destinés pour instruire : il faut la même intention pour le bien dans l'orateur qui les prononce et dans l'auditeur qui les écoute. Quelquefois une juste crainte doit nous empêcher également de parler et d'entendre ; on a plus à craindre de la langue que de l'oreille; mais il est encore plus sûr de fuir que d'écouter. Faut-il empoisonner un esprit déjà malade, ou se présenter soi-même à la morsure d'un chien enragé? Pour nous, instruits dans cette voie par les livres saints auxquels nous avons consacré nos études, avant que notre esprit fût entièrement formé, conduisant ensuite par le même principe nos citoyens et les étrangers, nous avons travaillé dans les champs les plus fertiles, quoique nous n'en ayons pas retiré toute la moisson. Ici, la terre est à peine purgée des épines qui l'infestaient; là, je ne viens que de l'aplanir; plus loin, elle n'est ensemencée que depuis peu; ailleurs, le germe est encore tendre; en quelques endroits, il s'élève en tuyau. Dans ces sillons, les épis se fortifient et jaunissent;

dans ceux-là, leur blancheur n'attend que la faux. On voit ici des grains battus dans l'aire, on en voit là de renfermés dans la grange, on en vanne ailleurs, on en conserve en nature dans les greniers. Enfin nous voyons du blé se convertir en pain, ce dernier et principal objet de la culture, ce pain néanmoins qui ne nourrit pas le cultivateur dont les travaux pénibles l'ont produit, mais l'homme oisif qui n'a jamais arrosé de ses sueurs les campagnes ni les moissons.

Je voulais terminer ici ce discours, pour n'y rien ajouter qui en fût indigne; l'état présent des affaires ne le permet pas. Quelques-unes ont tourné heureusement pour nous; je ne sais que dire des autres, ni à quelle circonstance on en doit le succès, ni quelles personnes j'en puis louer.

J'étais dans cette situation quand l'empereur arriva subitement de son expédition contre les barbares : il avait triomphé de leur nombre et de leur audace. Le prince n'était point malintentionné pour la foi; attaché inviolablement au culte de la Trinité, à ce dogme fondamental et si cher aux vrais chrétiens, il eût bien gouverné des caractères simples et dociles, mais il n'avait pas, assez d'ardeur dans l'esprit pour remettre le présent sur le pied du passé, ni pour guérir, par des remèdes propres au temps, des plaies qu'un autre temps avait faites; ou s'il avait assez d'ardeur, le dirai-je, il n'avait pas peut-être assez de confiance et de courage. Vous le savez mieux que moi; peut-être aussi n'était-ce que l'effet de sa prudence. Ce n'est point par la force, c'est par la persuasion qu'il faut agir, soit pour l'honneur de notre ministère, soit pour l'intérêt de ceux que nous voulons ramener à Dieu. On cesse bientôt de faire ce qu'on ne faisait que par force; c'est un arc bandé par une main vigoureuse, une eau resserrée dans des tuyaux étroits; l'arc se relâche, l'eau s'échappe et reprend son cours. Ce qu'on fait de bon gré s'affermite et dure; on s'y attache par les liens indissolubles de l'attrait. Je crois donc que ce prince, ne voulant pas inspirer de la crainte, préféra les voies d'une douceur persuasive à celles de l'autorité. Le plaisir qu'il eut de nous revoir rendit le nôtre encore plus vif. Dois-je rapporter l'accueil distingué dont il m'honora? dirai-je comment il daigna me parler et m'écouter? Ah! j'aurais trop à rougir, si, à mon âge et dans mon état, je me glorifiais de ces vains honneurs, moi qui ne dois chercher de gloire et d'honneur qu'en Dieu seul.

Ce ne fut pas tout: "Dieu vous donne, me dit-il, ce temple par mes mains, comme une récompense due à vos travaux". Parole incroyable, si l'événement ne l'eût pas vérifiée. Le parti des Ariens était si puissant, si animé dans cette partie de l'empire, qu'on devait croire qu'ils ne relâcheraient rien de leurs prétentions, quelles qu'en puissent être les suites, et qu'ils se flatteraient toujours d'y réussir. Leur dernière ressource, s'ils venaient à succomber, était de se porter contre moi aux extrémités les plus violentes, espérant se défaire sans peine d'un vieillard faible et sans appui.

A ce discours du prince, je fus saisi d'un mouvement de joie mêlé de frayeur. O mon Sauveur, m'écriai-je, vous qui invitez à souffrir ceux pour qui vous avez souffert, vous récompensiez autrefois mes travaux, daignez être aujourd'hui mon consolateur dans mes peines !

L'heure était arrivée. Une troupe nombreuse de soldats armés s'empare de l'église. Un peuple innombrable et bouillant de colère s'oppose à leurs efforts. Suppliant envers l'empereur, il s'emporte contre moi. Les rues, les places, les maisons étaient pleines de monde; on voyait aux fenêtres des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards. On n'entendait que des cris, des sanglots, des gémissements; tous les visages portaient des marques d'une vive douleur, c'était l'image affreuse d'une ville prise d'assaut; et moi, cependant, dont le corps, accablé d'infirmités et ne respirant qu'à peine, semblait n'avoir qu'un souffle de vie, je marchais, comme un général fier et courageux, entre l'empereur et les soldats. Je regardais le ciel et me sentais animé de la plus flatteuse espérance. Je me trouvai dans le temple presque sans m'en apercevoir.

Je ne dois pas omettre ici un fait singulier, un fait digne d'attention pour les personnes pieuses qui voient la providence en toutes choses, et plus encore dans les grands événements. Je ne

puis me résoudre à rejeter leur témoignage, quelque ennemi que je sois et plus ennemi qu'un autre de l'extraordinaire et du merveilleux; car il y a moins d'inconvénient à croire tout qu'à ne rien croire; l'un est faiblesse, l'autre témérité. Quelle est donc cette chose si surprenante? Ne craignez point, ô mes vers, de la publier; faites-en passer le souvenir à la postérité la plus reculée.

Il était grand jour; un nuage épais obscurcit tout à coup le soleil, et la ville entière de Constantinople fut couverte de ténèbres; cette obscurité ne convenait pas à l'action qui se faisait: les assemblées publiques n'aiment rien tant qu'un jour pur et serein. Nos ennemis en furent comblés de joie, ils crurent que le ciel se déclarait contre nous, et j'avoue que j'en fus moi-même secrètement troublé. Mais à peine l'empereur et moi fûmes-nous entrés dans le sanctuaire, à peine eut-on commencé le chant des hymnes en élevant les mains, que le nuage s'ouvrit de toutes parts et se dispersa, que les voûtes de l'église, sombres et lugubres peu auparavant, furent éclairées des rayons les plus brillants du soleil, et que ce temple auguste nous retraça l'arche d'alliance, quand la majesté du Seigneur la remplissait et l'entourait de son éclat. Ce spectacle remit le calme et la sérénité dans les esprits. Alors, encouragés par ce prodige, et déclarant leur

vœu par une acclamation générale, ils demandent tous que je sois leur évêque, comme s'il n'eût manqué que cela au bonheur public. Ils ajoutent que le prince ne peut rien faire qui leur soit plus agréable, et qu'il n'est point de citoyen qui, en me voyant élevé sur le trône patriarcal, ne se croie lui-même parvenu au faite des honneurs. C'était le délire unanime des grands et du peuple, c'était celui des femmes, elles s'exprimaient par les cris plus perçants qu'il ne convenait à la modestie de leur sexe. Ce bruit ressemblait à des éclats de tonnerre répétés par les échos. Je priai alors, car la voix et les forces me manquaient, et j'étais saisi de frayeur, je priai un de mes collègues de se lever; et je dis par sa bouche ce peu de mots: "Contenez-vous, retenez vos cris, il ne faut dans ce moment penser qu'à rendre grâces au Seigneur; renvoyons à un autre temps les grands intérêts qui nous occupent".

Le peuple applaudit avec transport. La modestie plaît toujours. L'empereur se retira en me comblant de louanges, l'assemblée se sépara : il n'y eut dans ce tumulte effrayant qu'une seule épée de tirée et qui fut sur-le-champ remise dans le fourreau; il n'en fallut pas davantage pour arrêter l'emportement du peuple.

Achèverai-je ce récit ? il ne peut contenir que des choses très-flatteuses pour moi. Quelle main assez amie voudrait le finir? Je rougis de mes propres louanges, même quand une bouche étrangère me les donne. C'est mon caractère : poursuivons cependant; je ferai de nouveaux efforts pour être encore plus modeste.

J'étais dans le temple; dès qu'on vit que j'en avais pris possession, les premières fureurs de la cabale se modérèrent, mais en poussant de profonds soupirs. C'était le géant précipité par la foudre sous le mont Etna, et qui, du fond des abîmes, vomit des torrents de flamme et des tourbillons de fumée. Que devais-je faire en cette occasion? dites-le-moi, au nom de Dieu, enseignez-le-moi, ô vous hommes sévères, plus inconsiderés que des enfants, qui traitez la douceur de faiblesse, et la colère inflexible de fermeté louable. Fallait-il chasser, bannir les coupables, les poursuivre avec la flamme et le fer, profiter des circonstances, abuser de la faveur et de l'autorité, préférer enfin des poisons mortels à des remèdes salutaires ? Nous trouvons deux avantages dans le parti le plus doux; l'un, de rendre nos adversaires plus modérés, en usant de modération à leur égard; l'autre de nous concilier, la bienveillance publique et d'acquérir de la gloire.

Cette conduite me parut la plus juste; je l'ai toujours observée ; je le devais alors plus que jamais. Je voulais premièrement montrer par là que j'attribuais plus ce triomphe à la puissance divine qu'au bonheur des circonstances. Guidé par le conseil intérieur et désintéressé de ma

raison, avais je besoin d'autres avis? qui m'en eût donné d'utiles? Mes collègues faisaient une cour servile aux grands, particulièrement aux intendants de la chambre, officiers lâches, efféminés, qui ne sont actifs que pour grossir leurs gains illicites. Par quels artifices ne cherchaient-ils pas à s'insinuer dans le palais ? ils en remplissaient les vestibules; faux accusateurs, intrigants, hypocrites, qui affectaient une haute piété et qui la démentaient impudemment par leurs actions. Je crus donc qu'il valait mieux vivre dans la solitude et se faire désirer, que de s'exposer à la haine. Je me montrais rarement pour m'attirer plus de considération. Occupé du soin de plaire à Dieu, je laissais à d'autres l'honneur d'assiéger la porte des grands.

En second lieu, j'en voyais plusieurs qui, ne pouvant se dissimuler les injustices qu'ils m'avaient faites, en redoutaient les suites; d'autres qui, ayant éprouvé mes bienfaits, en attendaient encore de nouveaux. Je rassurai les premiers; je servis les autres autant qu'il dépendait de moi. De toutes les choses qui m'arrivèrent alors, je n'en rapporterai qu'une seule : elle servira d'exemple.

J'étais retenu chez moi par une incommodité que les fatigues du jour m'avaient causée. Mes envieux publiaient que ce n'était qu'une feinte. Quelques personnes du peuple entrèrent brusquement dans ma chambre; il y avait dans cette troupe un jeune homme pâle avec des cheveux longs, et dont le vêtement annonçait une affliction extrême. Effrayé à cette vue, j'avançai un peu les pieds hors du lit pour me lever. Après avoir rendu grâces à Dieu et à l'empereur, qui leur avait donné une si heureuse journée, après m'avoir honoré de quelques éloges, ils se retirèrent. Le jeune homme se jeta aussitôt à mes pieds sans parler et comme saisi de frayeur; je lui demande qui il est et d'où il vient, ce qu'il veut; mais, au lieu de répondre, il poussait des cris, il

gémissait, il soupirait, il se tordait les mains. Ce spectacle m'arracha des larmes; mais ne pouvant lui faire entendre raison, on le tira de force d'auprès de moi. C'est, dit un des assistants, c'est un assassin qui vous aurait égorgé, si vous n'eussiez été sous la protection de Dieu. Meurtrier aveugle, la conscience est son bourreau; il vient s'accuser lui-même, il répand des pleurs pour le sang qu'il voulait verser. Ces paroles touchantes m'attendrirent, et je rassurai ce malheureux par ces paroles : "Que Dieu te conserve, puisqu'il m'a conservé moi-même; ferai-je un grand effort d'être humain à ton égard? tu m'es livré par ton crime : songe à te rendre digne de Dieu et de moi."

Ce trait de clémence ne pouvait rester secret, il adoucit sur-le-champ toute la ville. Ainsi le fer est amolli par le feu.

Cependant les biens de cette église enrichie par les libéralités des plus grands princes de l'univers, étaient dans un horrible désordre; je ne trouvai aucun état de ses revenus, de ses vases, de ses meubles précieux dans les papiers de mes prédécesseurs, ni dans les registres des administrateurs du temporel de l'église; je n'en fis point de recherche. Quelques-uns me conseillaient, me pressaient même d'en confier le soin à un laïque. J'aurais cru par là profaner des biens consacrés au Seigneur; et qu'importe en quoi consistent ces biens, ces revenus? on ne rendra pas compte de ce qu'on devait recevoir, mais seulement de ce qu'on a reçu. Les amateurs de richesses n'approuveront pas ce principe; ceux qui les méprisent l'adopteront. Le désir insatiable de s'enrichir est un vice honteux, quand même il n'a pour objet que les biens profanes ; il est infiniment plus criminel, quand il s'agit des biens ecclésiastiques. Si tout le monde pensait de même sur cela, on verrait moins de maux et moins de plaies dans l'Eglise. Mon intention n'est pas de discuter ici cette matière; je parle uniquement des personnes que le saint ministère approche des autels et de Dieu.

Nos ennemis publiaient qu'il n'y aurait pas même assez de monde pour remplir le vestibule des églises. Le peuple, il est vrai, n'avait été que trop divisé. La bonne cause alors était faible,

abandonnée, tombée dans le mépris. Mais tout avait changé de face; les temples du Seigneur nous appartenaient; ils étaient remplis d'une multitude immense de fidèles; ces détails attiraient tous mes soins. Je passe sous silence les pauvres, les moines, les vierges consacrées à Dieu, les étrangers, les citoyens, ceux que j'avais établis sur les prisonniers, la psalmodie, les veilles, tant d'hommes et tant de femmes, qui se livraient à de saintes occupations, enfin tous les ministères agréables à Dieu quand ils sont remplis dignement?

L'envie qui empoisonne tout, publiquement ou en secret, ne put se contenir; mon élévation lui fournit les premiers moyens de me nuire. Tous les évêques d'Orient, excepté ceux d'Egypte, les prélats du continent et des îles depuis les pays les plus éloignés jusqu'à la seconde Rome, inspirés par je ne sais quel mouvement divin, accoururent ensemble pour affermir le trône de la vérité.

Il y avait parmi eux un homme simple, ingénu, dont les regards respiraient la paix, modeste et courageux, et qui portait sur son visage les fruits spirituels de son âme. Qui ne reconnaît pas à ce portrait l'illustre pasteur d'Antioche, dont le nom désignait le caractère, et dont le caractère était exprimé par le nom. Il avait-essuyé bien des persécutions, soutenu des combats célèbres pour la divinité du Saint-Esprit et pour la pureté de la foi, quoiqu'il eût d'abord un peu perdu de sa gloire par l'impulsion d'une main infidèle. Cette assemblée de prélats m'installa dans la chaire épiscopale sans écouter mes gémissements et mes cris ; une chose cependant combattait en moi ma résistance. J'ose en attester Dieu lui-même ; je ne dissimulerai rien. Je me flattais, car on croit que tout ce qu'on veut fortement réussira; tout paraît facile à un esprit vif et élevé, et j'ose dire que, dans les grands objets, j'ai autant de confiance et d'élévation qu'un autre. Je me flattais, dis-je, que si j'acceptais cette éminente dignité, la considération attachée aux premières places m'aiderait à unir deux partis si cruellement opposés; comme un coryphée entre deux chœurs, qui les prenant l'un et l'autre par la main, les rapproche, les mêle et n'en fait qu'un seul. Déplorable et funeste division, digne de plus de larmes que n'en ont jamais fait verser les événements les plus malheureux des siècles passés et du nôtre, sans en excepter la dispersion d'Israël, causée par la fureur d'une nation déicide.

Ces prélats, ces pasteurs du peuple, ces distributeurs des dons célestes du Saint-Esprit, et qui du haut de leur trône ne doivent répandre que des paroles de salut, ces anges de paix remplissaient les églises de clameurs et de désordres. Animés, irrités les uns contre les autres, accusés, accusateurs, cherchant partout des partisans et des amis, usurpateurs des places de leurs collègues, avides de pouvoir et d'autorité, ils déchiraient l'univers entier, comme je l'ai déjà dit, par des dissensions, par des ravages que je ne saurais exprimer. L'Orient et l'Occident sont plus divisés par leurs querelles que par la différence des lieux et des climats; si les extrémités les éloignent, ils ont du moins des frontières communes qui les rapprochent. Mais leurs prélats ont rompu tous les liens qui les unissaient, même ceux de la piété. La jalousie, cette passion aveugle et trompeuse, source de leur rivalité, a fait naître entre eux ces discordes scandaleuses. Que dis-je ? Ah! je ne blâme pas ici ces prélats fameux dont le droit était contesté. Je les connaissais assez tous deux pour les estimer l'un et l'autre également; je n'accuse que leurs partisans fougueux, qui, loin d'éteindre l'incendie, ne cherchaient qu'à l'augmenter, et qui, par des vues particulières, entretenaient la mésintelligence entre deux hommes illustres, travaillant fort bien de cette manière, ou plutôt fort mal à leur propre intérêt. J'éprouvai moi-même aussi l'influence de tant de maux. Ce prélat que je viens de louer si justement, ce pasteur de l'église d'Antioche, mourut alors plein de ces années que le temps mesure et qui vont se perdre dans l'éternité. Il répéta, jusqu'au dernier soupir, tout ce que ses amis lui avaient souvent entendu dire de propre à concilier les esprits et à ramener la paix. Son âme bienheureuse fut enlevée au séjour des anges. La plus magnifique pompe funèbre, au milieu des pleurs d'une prodigieuse affluence de peuple, conduisit son corps hors des murs de Constantinople, d'où il fut transféré dans sa propre église, dont ce dépôt inestimable fait le plus riche trésor.

On mit aussitôt en délibération des choses qu'on n'aurait pas dû seulement proposer. Des hommes factieux et méchants voulaient qu'on donnât un successeur à Méléce au préjudice de celui qui se trouvait par sa mort seul et légitime possesseur de son siège. On fit des deux côtés des propositions; les unes respiraient la paix, les autres ne tendaient qu'à aigrir le mal. Pour moi, je dis courageusement ce qui me paraissait de plus utile et de plus salutaire.

"Mes chers amis, m'écriai-je, vous ne touchez point au but; vous vous en écarterez par des discours longs et superflus qui vous détournent du seul objet auquel vous devriez vous attacher. Vous ne semblez donner vos soins à une seule ville que pour mieux diviser les autres; c'est votre dessein, et vous voudriez m'y engager; mais j'ai des intérêts plus grands et plus étendus. Voyez ce vaste globe de la terre, arrosé d'un sang précieux, du sang d'un Dieu qui s'est fait homme, qui s'est livré lui-même à la mort pour nous racheter, et qui a joint à ce sacrifice celui d'un nombre infini d'autres victimes inférieures. Supposons que deux anges eussent des contestations sur ce globe, et après tout, quoique je le dise avec regret, les rivaux qui vous partagent ne sont pas des anges; il ne serait pas juste que le monde entier fût troublé par leur division. Plus leur nature est éminente, plus ils sont au-dessus de ces partialités malheureuses qui ne les honoreraient pas et qu'ils réprouvent. Pendant la vie de Méléce, quand il n'était pas décidé encore si les évêques d'Occident irrités de sa promotion le reconnaîtraient, on pouvait excuser dans des prélats, qui croyaient défendre les saints canons, l'aigreur qu'ils témoignaient contre le parti opposé. La douceur de Méléce avait calmé ses adversaires; ils ne le condamnaient sans doute que parce qu'ils ne le connaissaient nullement. A présent que la tempête est cessée, et que, par la grâce de Dieu, le calme est rendu à l'église d'Antioche, apprenez ce que je pense, et a recevez les conseils d'un vieillard : l'âge inspire des précautions que la jeunesse ignore; les jeunes gens ne défèrent pas volontiers à nos avis; ils aiment trop la vaine gloire pour être dociles. Que Paulin garde donc le siège dont il est en possession. Sera-ce un si grand mal, quand notre deuil se prolongera un peu comme autrefois ? Il est vieux : sa mort terminera bientôt cette affaire; il la désire, cette mort inévitable à tous, et qui le fera passer à une meilleure vie, quand il aura rendu à son créateur l'âme qu'il en avait reçue. Alors, par le suffrage commun de tout le peuple et de tant de sages évêques, nous donnerons, inspirés par le Saint-Esprit, un digne pasteur à cette église; c'est le seul moyen de finir tout d'un coup le schisme. On choisira, si l'on veut, un étranger; car je vois qu'aujourd'hui l'Occident l'est à notre égard; ou les habitants de cette ville si grande et si peuplée, fatigués de leurs longues dissensions, se réuniront enfin d'eux-mêmes dans le sein de la concorde et de la paix. Il est temps de mettre un terme aux agitations de la terre ; ayons pitié de ceux qui ont été si malheureusement divisés, de ceux qui le sont encore, ou qui le seront dans la suite. Ne cherchons pas à voir jusqu'où le schisme peut aller quand on permet qu'il se fortifie par le temps. Telle est la situation critique où nous sommes, qu'il s'agit en ce moment ou de la conservation de nos dogmes les plus respectables et les plus sacrés, ou de leur destruction

entière dans ce combat funeste d'opinions. Si l'on impute au peintre le vice de ses couleurs, quoique peut-être sans fondement, et si l'on reproche au maître les mœurs dépravées du disciple, avec combien plus de raison ne demandera-t-on pas compte à des chrétiens, surtout à des prêtres, des injures faites à la religion ? Laissons-nous vaincre un moment pour remporter ensuite une plus grande victoire. Conservons-nous à Dieu, et sauvons le monde entier qui perd la foi. La gloire ne suit pas toujours le triomphe; il est plus beau de perdre honorablement ce qu'on possède, que de le conserver par des voies honteuses. C'est la philosophie que Dieu nous enseigne, c'est celle que j'ai prêchée publiquement et avec confiance, malgré les dangers que j'ai courus, malgré l'envie des méchants. Voilà ce que j'avais à dire : je l'ai dit dans la simplicité de mon coeur, je n'ai consulté que la justice, je n'ai considéré que l'utilité publique. Si quelque âme vénale, si quelqu'un de ces hommes qui, s'étant vendus eux-mêmes, achètent à leur tour ou briguent la faveur, osait penser que j'ai voulu plaire à de malhonnêtes gens, ou travailler pour mon propre intérêt, comme font tant d'autres, pendant qu'il fait lui-même en secret ce trafic honteux mais utile; qu'il se présente, qu'il paraisse. Je l'appelle en jugement au jour où la vérité se montre à nous avec la mort. Pour moi, je ne demande point d'autre grâce que la liberté de quitter mon siège, et de passer le reste de mes jours sans gloire et sans péril; je ne trouverai point de peines dans mon désert, j'aime mieux y vivre que parmi des hommes qui rejettent mes conseils, et dont je ne puis en conscience adopter les opinions. Qu'ils s'approchent donc sans délai, ceux qui connaissent le siège d'Antioche, ils succéderont à de bons et à de mauvais évêques. C'est à vous de délibérer : j'ai dit mon avis."

Il s'éleva aussitôt un mélange confus de voix diverses. On l'eût comparé aux cris perçants de certains oiseaux, au bruit des vents, des orages et des tempêtes; jeunes téméraires qui ne méritaient pas que des hommes jaloux de maintenir l'autorité de leur caractère conférassent avec eux. Que pouvait-on gagner avec cette troupe tumultueuse, semblable à un essaim de guêpes qui se jette en bourdonnant sur votre visage? Les vieillards cédèrent, bien loin de chercher à ramener la jeunesse.

Mais admirez la raison dont on se servait. Il convenait, disait-on, que l'avantage fût du côté des Orientaux, puisque Jésus-Christ avait voulu naître en Orient. Mais quoi? le Christ ne s'est-il pas incarné pour la rédemption de tous les hommes, dans quelque lieu qu'ils soient nés et qu'ils habitent, et ne pourrait-on pas répondre à cet orgueil national que si le Sauveur, est né en Orient, c'était pour y être mis à mort par les Orientaux mêmes, et que cette mort a produit la résurrection et le salut? Ne valait-il donc pas mieux que ces hommes superbes se rendissent aux conseils de personnes sages et mieux instruites; on peut juger par là de leur présomption et de leur opiniâtreté dans d'autres matières. Je citerais pour exemple cette source si pure et si belle de notre antique foi, de cette foi qui, toujours attachée à l'essence indivisible de la trinité, semblait avoir établi son école et son trône à Nicée. Je voyais cette source troublée par des eaux bourbeuses, par ces hommes doubles et incertains dans leur croyance, qui n'ont d'autre foi que celle du prince, qui affectent de tenir un juste milieu, et plutôt au ciel qu'ils le tiennent ce milieu! mais qui embrassent l'opinion contraire; prélats courtisans, qui étudient les premiers éléments de la religion au moment qu'on les fait évêques; maîtres hier, disciples aujourd'hui, initiant les autres pour être initiés eux-mêmes, faits pour servir de modèles au peuple, et ne lui donnant que l'exemple de leurs vices, sans en rougir, sans en verser des larmes. O comble d'impudence ou d'insensibilité !

Telle est leur conduite; ils disent que tout doit céder aux circonstances, qu'il faut s'en faire un jeu, et que souvent on acquiert par cette voie ce que le travail ni l'or ne sauraient procurer. Nous avons en effet usé de la plus grande complaisance, nous avons mis un huissier à la porte du sanctuaire, et nous avons crié à tous : Quiconque veut entrer ici en est le maître, eût-il changé deux fois ou plusieurs fois de croyance; c'est jour de marché, que personne au moins ne s'en retourne sans en emporter quelque chose. Le jeu vous est-il contraire ? car rien n'est plus incertain que le jeu, suppléez-y par votre adresse, courez ailleurs. Vous n'avez pas appris maladroitement à ne professer qu'une doctrine et qu'une foi; vous connaissez plus d'un chemin; que sortira-t-il de ce manège? Le colosse formé de plusieurs matières, qui se fit voir dans un songe; de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, élevés sur de l'argile. Je crains bien qu'une seule pierre ne brise tout cela. Les Moabites et les Ammonites peuvent entrer aujourd'hui dans le temple, dont l'entrée leur était autrefois défendue.

Mais, me dira-t-on, n'approuvez-vous pas ce qui se faisait alors? qui dominait dans ces assemblées? Ah! je ne l'ignore pas. Je rappelle avec peine des choses dont je rougis. Tous voulaient avoir la principale autorité, et personne ne l'avait. L'anarchie règne où la multitude gouverne.

Heureusement une maladie sérieuse me retint chez moi. Dans cet état, je n'avais devant les yeux que le terme prochain de ma carrière et la fin de tous mes maux. Que ce qu'on a fait dans ces assemblées ait, si l'on veut, force de loi. Quelques-uns y assistèrent, mais à contre-cœur et comme par force : l'ignorance pouvait leur servir d'excuse : ils étaient trompés par la fausse exposition des dogmes; les magnifiques éloges que l'erreur affectait de prodiguer à la foi, les séduisaient. Le sentiment des imposteurs était bien différent de leurs discours; pour moi, j'admettrai dans ma communion ces âmes vénales quand on mêlera les parfums les plus exquis avec les eaux infectes d'un borborygme. Le mal se communique plus vite que le bien. Les uns imputaient aux autres des opinions nouvelles, ceux-ci reprochaient à ceux-là leur timide prévoyance. C'est le patriarche Abraham et Lot son frère, qui prennent l'un et l'autre des chemins tout opposés pour ne pas se gêner dans leur marche ni dans leur habitation. Rappellerai-je tous les discours que me tenaient mes meilleurs amis pour tenter mes cheveux blancs? ils m'offraient les premiers honneurs et ne demandaient qu'un faible retour. Malheureux Grégoire! quels amis, et quelles demandes! hélas ! Qu'osait-on me proposer ? de me joindre à eux, c'est-à-dire de participer à tout le mal qu'ils faisaient. Eh ! qui pouvait croire que je sacrifierais à la multitude les intérêts de Dieu et de son Fils? Les eaux remonteront vers leur source; la flamme, au lieu de s'élever dans l'air, se précipitera vers la terre, avant que je risque volontairement mon salut.

Je commençai donc à me retirer des assemblées; je changeai même de maison; je m'éloignai d'une mer orageuse, de ces lieux où les conférences n'étaient plus que bruit, injures et complots. Quelques personnes cependant qui m'étaient affectionnées, surtout parmi le peuple, ne m'abordaient qu'avec des cris et des sanglots; on eût dit qu'ils me pleuraient déjà comme si j'eusse été mort. O tendresse! ô larmes! quelle âme n'en eût pas été touchée! "Nous abandonnez-vous, criaient-ils, nous sommes votre moisson, cette moisson si petite autrefois, et si abondante aujourd'hui! Que deviendront ces nombreux prosélytes qui sont aux portes de l'Eglise, et qui méritent qu'on les leur ouvre; tant d'autres que vous y avez déjà admis, et qui tâchent d'en attirer encore d'autres? Qui chargerez-vous du soin de toutes ces âmes! qui nourrira ces jeunes troupeaux? Ah! plutôt faites honneur aux travaux respectables qui vous sont confiés. Donnez-nous, donnez à Dieu ce qui vous reste de vie; que le temple où vous présidez soit votre sépulcre." Mon cœur était déchiré, mais il fut inflexible.

Le Seigneur lui-même me tira bientôt d'embarras ; les évêques d'Egypte et de Macédoine qu'on avait appelés comme pouvant contribuer à la paix, arrivèrent subitement. Ces ministres rigides des lois sacrées et des mystères apportaient avec eux, contre moi, toutes les préventions de l'Occident. La prélature orientale s'opposait à eux avec la même fierté. Tels on voit dans les forêts, qu'on me permette cette comparaison, des sangliers farouches qui aiguissent leurs dents, et roulent des yeux enflammés en se préparant au combat. On agita plusieurs questions, et la modération n'y fut pas la règle de la dispute. On en vint ensuite à moi ; on m'opposa d'anciennes lois qui, n'étant plus en vigueur depuis longtemps, ne pouvaient pas me lier. Ce n'est pas qu'ils en agissent ainsi par aversion pour moi, ni par le seul désir d'en mettre un autre à ma place, mais par haine pour ceux qui m'y avaient élevé ; ils me le disaient eux-mêmes dans des entretiens secrets; ils ajoutaient que l'orgueil de ces hommes- là n'était pas supportable, qu'ils l'avaient éprouvé autrefois, et qu'ils l'éprouvaient encore dans les conjonctures présentes.

Cependant les peines de l'esprit ni les souffrances du corps ne changeaient rien à mes sentiments. Tel que le coursier captif qui frappe des pieds la terre, et dont les fiers hennissements respirent la liberté, je ne pouvais dissimuler ma vive impatience; mes regards, mes plaintes, mes discours, tout annonçait le désir que j'avais de rompre ma chaîne et de rentrer dans ma solitude. La disposition où je voyais les esprits m'en donnait l'occasion; je la saisis sans hésiter. Les ambitieux, les hommes avides d'honneurs et de dignités ne me croiront pas; c'est pourtant la vérité même. Je rompis mes liens avec joie: la circonstance était favorable. J'entrai dans l'assemblée, et je parlai en ces termes:

"Prélats, que Dieu a rassemblés ici pour y prononcer des décrets qui lui soient agréables, ne vous occupez de ce qui me regarde, qu'après avoir statué sur des objets plus essentiels. La décision

de mon sort est d'une médiocre importance pour tant d'évêques assemblés. Elevez plus haut vos pensées. Réunissez-vous enfin, réunissez-vous, il en est temps. Jusques à quand nos divisions nous rendront-elles la risée du public? On dirait que toute votre science est l'art de combattre. Embrassez-vous les uns les autres, et réconciliez-vous sincèrement. Je serai Jonas, je me livre pour le salut du vaisseau, quoique je n'aie point excité la tempête; jetez-moi dans la mer, j'y trouverai l'hospitalité dans le ventre de la baleine. Que ce soit là le commencement de votre réunion, vous penserez ensuite au reste; que ce soit là le puits d'Isaac. Ce sera pour moi une gloire si vous persévérez dans l'union, mais un déshonneur si c'est contre moi seul que cette union se soutient. La loi que je vous recommande est de combattre pour les lois. Si vous êtes animés de cet esprit, rien ne vous sera difficile. Je fus installé malgré moi sur ce siège, je le quitte de mon plein gré; la faiblesse de mon corps m'en donnerait seule le conseil. Je ne dois payer qu'une fois le tribut à la mort, et c'est Dieu qui en a marqué l'heure. O Trinité sainte! c'est vous seule dont la cause m'intéresse; quelle bouche assez savante, du moins assez libre, assez zélée, osera vous défendre? Adieu, mes collègues, souvenez-vous au moins de mes travaux."

Tel fut le discours que je leur tins. Ils marquèrent un grand embarras. Je sortis de l'assemblée avec une satisfaction mêlée de tristesse. L'idée du repos dont j'allais jouir après tant de fatigues me remplissait d'une douce joie; mais le sort de mon peuple m'inquiétait; qu'allait-il devenir ? et quel père se sépare de ses enfants sans regret! Telle était ma situation : Dieu sait, au surplus, et ces prélats le savent bien eux-mêmes, si ce qu'ils m'avaient dit était sincère, et si leurs paroles n'étaient pas de ces écueils cachés qui sont les embûches de la mer et la perte des vaisseaux. Plusieurs n'ont pas craint de le dire; pour moi, je me tais, je ne perdrai pas mon temps à fouiller dans des cœurs tortueux; la simplicité fut toujours le partage du mien; c'est avec elle qu'on fait son salut, et c'est là mon unique soin.

Mais ce qui est bien connu, ce que je voudrais peut-être ignorer, c'est que ma démission fut reçue avec le consentement le plus prompt et le plus unanime. Voilà comme la patrie récompense des citoyens qu'elle aime! Que me vit-on faire ensuite à l'égard du prince? me vit-on l'aborder en suppliant, embrasser ses genoux, baiser sa main, lui adresser d'humbles prières, solliciter le crédit de mes amis, la protection des courtisans à qui j'étais cher, employer le secours puissant de l'or pour me soutenir sur un siège aussi éminent? C'est ainsi qu'en usent les hommes inconstants et légers.

J'allai sur-le-champ trouver l'empereur; et, en présence de plusieurs personnes qui l'entouraient : "Seigneur, lui dis-je, je viens à mon tour vous demander une grâce. Je l'attends d'un prince dont la libéralité est aussi grande que le pouvoir. Ce n'est ni de l'or, ni des marbres précieux, ni de riches étoffes pour couvrir la table sacrée, ni des gouvernements pour mes proches, ou des dignités qui les attachent à votre personne: ce sont là de médiocres objets d'ambition. Je crois mériter quelque chose de plus grand. Accordez-moi, c'est la seule grâce que je demande, accordez-moi la consolation de céder à l'envie. J'aime à rendre hommage aux

puissances, mais de loin. Je suis devenu odieux à tous, même à mes amis, parce que je ne puis avoir d'égard que pour Dieu seul. Obtenez d'eux, seigneur, qu'ils s'accordent enfin, qu'ils mettent bas les armes, au moins par considération pour leur prince, si ce n'est par la crainte de Dieu et de ses vengeances. Elevez un trophée qui n'aura point coûté de sang, vous qui avez terrassé l'audace insolente des barbares. Rendez la liberté à un vieillard, qui, pour servir l'univers, a blanchi sous le poids des travaux, encore plus sous celui des années. Vous savez combien c'est malgré moi que vous m'avez mis sur ce siège."

L'empereur loua publiquement mon discours; ses courtisans l'applaudirent, et j'obtins mon congé. Le prince ne me l'accorda, dit-on, qu'à regret, mais enfin il me l'accorda. Que me restait-il à faire pour prévenir tout accident? de calmer les esprits, de les porter à la patience et à la modération, d'empêcher que, par amour pour moi et par haine pour les médians, ils n'en vinssent à des partis extrêmes. Je flatte, je caresse, je donne même des louanges à des personnes qui n'en méritaient pas. Je console le clergé, le peuple, les anciens et les nouveaux fidèles, des enfants qui regrettaient un père, enfin ceux des prélats que cet événement affligeait. En effet, dès que la résolution de m'abandonner eut été prise, plusieurs s'enfuirent de l'assemblée, se bouchant les oreilles, comme s'ils eussent entendu la foudre, se frappant les mains, et ne voulant pas être témoins de l'élévation d'un autre sur le trône d'où je descendais.

## saint Grégoire le Théologien

Il est temps de finir. Voici ce cadavre vivant, voici ce même homme vainqueur à la fois et vaincu, lequel, au lieu d'une dignité passagère et d'une pompe vaine, possède Dieu lui-même et les vrais amis de Dieu. Insultez-moi, triomphez insolemment et avec joie, ô sages du siècle! Que dans vos assemblées, dans vos repas, dans vos fonctions sacrées, mes infortunes soient le sujet de vos chants. Imitiez l'animal superbe qui célèbre son propre triomphe; que l'air altier de vos visages, que vos gestes désordonnés annoncent votre allégresse aux partisans de vos excès; un seul a cédé volontairement la victoire, et vous croyez tous l'avoir remportée. Si j'ai quitté ma place de moi-même, osez-vous bien vous vanter de m'avoir contraint à m'en démettre? Si ma démission a été forcée, vous condamnez vous-mêmes vos actions. Hier vous m'éleviez sur le trône, aujourd'hui vous m'en chassez. Où irai-je me réfugier en quittant ces lieux? dans la société des anges. Là je ne craindrai plus de haine, je n'aurai plus besoin de faveur; je ne vivrai que pour Dieu seul.

Vains discours de la multitude, discours plus légers que les vents, perdez-vous avec eux dans les airs, je ne vous ai que trop écoutés; je suis las, je suis rassasié de censures et de louanges. Je cherche un désert impénétrable aux méchants, un asile où mon esprit ne s'occupe que de Dieu seul, et où l'espérance du ciel soit l'aliment de ma vieillesse.

Que donnerai-je aux églises? des larmes. C'est à quoi me réduit la Providence, après avoir agité ma vie par tant de vicissitudes. Où se terminera, grand Dieu, ma misérable carrière? Ah! j'espère que vous daignerez m'ouvrir vos tabernacles éternels; j'y verrai dans tout son éclat l'unité brillante des trois personnes, qui ne font qu'un seul Dieu. J'y contemplerai face à face la majesté divine que nos yeux mortels ne sauraient voir ici-bas qu'à travers des ombres !